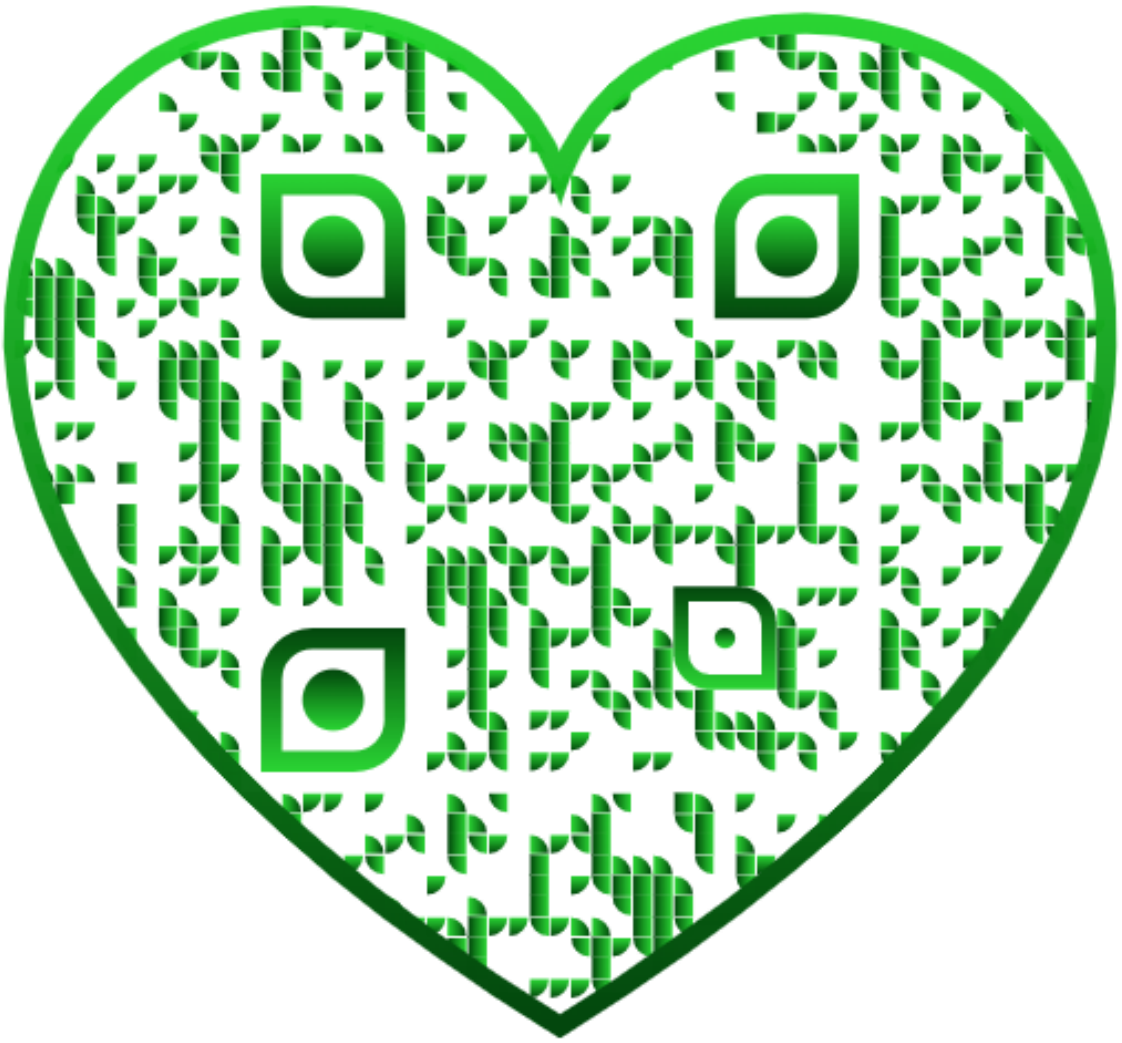
KHALIL GIBRAN

Le Prophète

NOUVELLE ÉDITION

Plus de 150 poèmes et aphorismes inédits

Pygmalion



Khalil Gibran

Le Prophète

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Dahdah
Édité par Dalton Hilu Einhorn
Avant-propos de Daniel Ladinsky

Pygmalion

Khalil Gibran

Le Prophète

Traduit de l'anglais par Jean-Pierre Dahdah
Édité par Dalton Hilu Einhorn
Avant-propos de Daniel Ladinsky

Pygmalion

Pour plus d'informations sur nos parutions, suivez-nous sur Facebook, Instagram et Twitter.
https://www.editions-pygmalion.fr/
Titre original : AND THE PROPHET SAID… KAHLIL GIBRAN'S CLASSIC TEXT WITH NEWLY DISCOVERED WRITINGSÉditeur original : Hampton Roads Publishing Co.

© 2020 by Dalton Hilu Einhorn and Collection Museo Soumaya. Fundación Carlos Slim, Mexico City
Avant-propos : © 2020 by Daniel Ladinsky
Le Prophète : © 1923 by Kahlil Gibran
© 2021, Pygmalion, département de Flammarion, pour la traduction française

ISBN Epub : 9782080205797
ISBN PDF Web : 9782080205780
Le livre a été imprimé sous les références :
ISBN : 9782756433585

Ouvrage composé et converti par Pixellence (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

Publié pour la première fois en 1923, *Le Prophète* a séduit des millions de personnes à travers le monde. Fable explorant notamment les thèmes universels de l'amour, de l'amitié, de la beauté et de la mort, cet hymne à la liberté et à l'épanouissement de soi est une référence spirituelle incontournable.
Le chef d'œuvre de Khalil Gibran renaît ici dans une édition augmentée de textes inédits découverts par l'éditeur Dalton Hilu Einhorn dans les archives privées Gibran/Haskell et illustrée par la main même de l'auteur.
« Les générations ne se lasseront jamais de le lire. » Mary Haskell

Écrivain et peintre libanais, Khalil Gibran (1883 – 1931) a écrit l'une des œuvres les plus inspiratrices de tous les temps.

Le Prophète

À Virginia, pour le plaisir partagé sur ce chemin
plein de magie, DHE

Louis Round Wilson Library
University of North Carolina
15 octobre 2019

L'éditeur souhaite remercier Carlos Slim Helú
pour sa contribution passionnée à la préservation et
au partage des travaux et de l'héritage de Khalil Gibran.
L'éditeur souhaite également remercier
les ayants droit de Mary Haskell.

SOMMAIRE

Avant-propos
Introduction

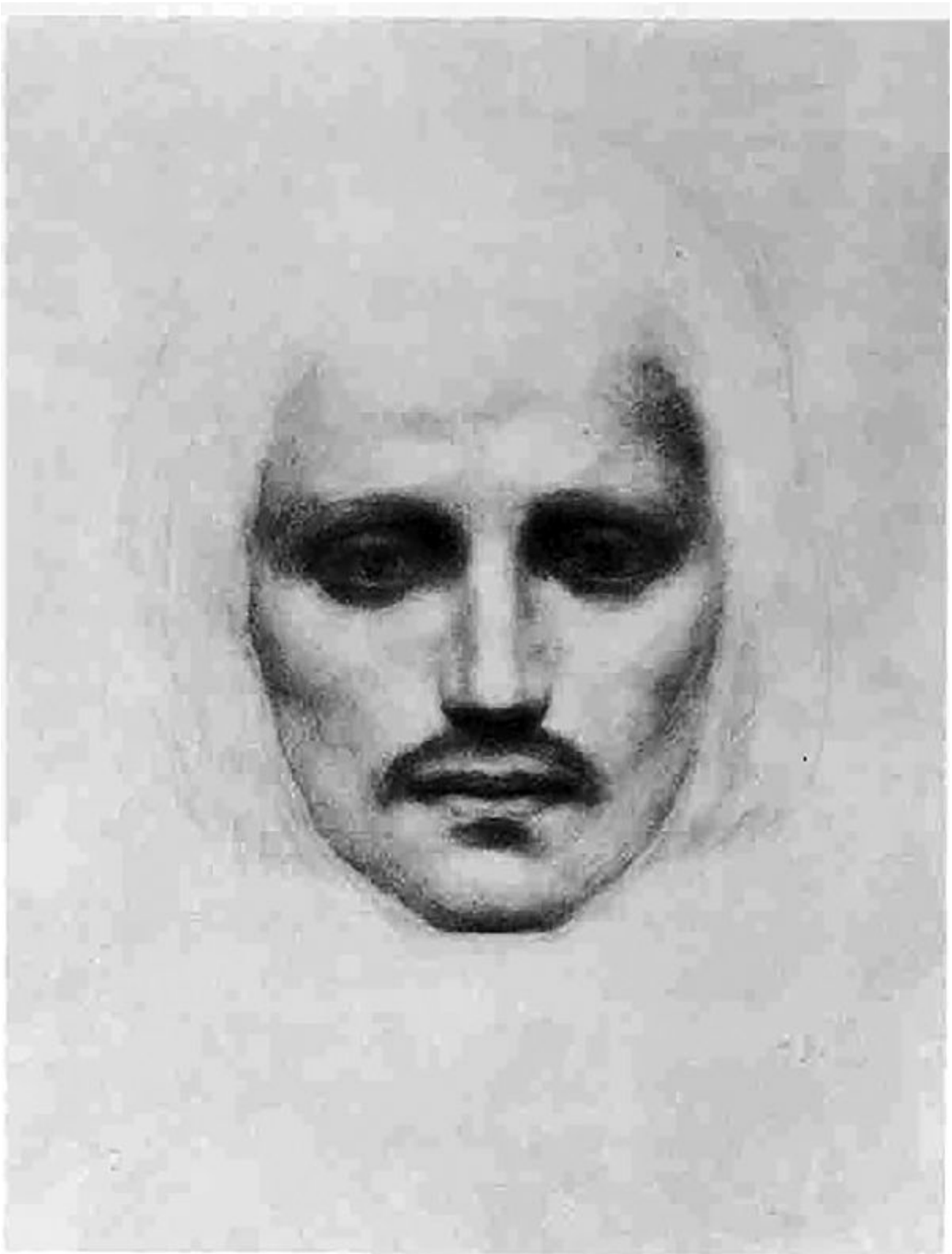
PARTIE 1 - LE PROPHÈTE
- L'Arrivée du Vaisseau
- De l'Amour
- Du Mariage
- Des Enfants
- Du Don
- Du Boire et du Manger
- Du Travail
- De la Joie et de la Tristesse
- Des Maisons
- Des Vêtements
- De l'Achat et de la Vente
- Du Crime et du Châtiment
- Des Lois
- De la Liberté
- De la Raison et de la Passion
- De la Douleur
- De la Connaissance de Soi
- De l'Enseignement
- De l'Amitié
- De la Parole
- Du Temps
- Du Bien et du Mal
- De la Prière
- Du Plaisir

De la Beauté
De la Religion
De la Mort
Le Sermon d'Adieu

PARTIE 2 - POÈMES
Nous sommes venus comme une brume
Fragments
Sans titre
Sans titre
Sans titre
L’autre personne
La vigne sacrée
Le silence
La mariée de mes rêves
Laissez-moi être amoureux
Le cauchemar
La beauté de la mort
Calme-toi, mon cœur
La profonde douleur
Le soufi
L’égoïste

PARTIE 3 - MAXIMES ET APHORISMES

PARTIE 4 - ÉBAUCHES DE CHAPITRES DES *DIEUX DE LA TERRE*
Les dix pitiés
Sans titre
Le jeune dieu



AVANT-PROPOS

J'ai découvert Khalil Gibran, étant jeune, le cœur inquiet, j'étais si émotionnellement paralysé à l'époque que je pouvais à peine parler. C'était mon sauveur. Son livre, *Le Prophète*, était pour moi une merveilleuse oasis dans laquelle je pouvais me réfugier, un véritable élixir. En le lisant, il me semblait que l'auteur était assis près de moi, aussi vivant que vous l'êtes, et ses paroles correspondaient exactement à mes attentes. Des millions de personnes ont été touchées par l'amour de Gibran, voire élevées par sa vérité, vers le soleil pour un laps de temps. Ses paroles nous rendent illuminés pour un instant béni et nous aident dans notre glorieuse transformation, *du cocon au papillon*. Dans ce livre, Gibran élargit cette oasis vitale, en nous offrant sa précieuse main, si réelle que vous pouvez en sentir le pouls.

L'idée de Dieu, ou la Beauté Divine, ou encore « le Bien-Aimé », comme Gibran y faisait parfois référence, est exprimée en une multitude d'images spirituelles : le Père, la Mère, le Bouddha, le Soi, le Moi Cosmique, Les Mille Soleils, La Conscience du Christ, ou même la *Super Wild Cowgirl*. À certains égards, Dieu pourrait être comparé, bien que ce soit trop simplifié, à un *Grand-Père*, se contentant de traîner dans une serre où TOUT serait contenu, regardant pendant des jours peut-être une seule fleur, ou juste *un pétale sur un univers*. Inhérente à la véritable illumination est la capacité d'être en perpétuelle admiration devant toute chose, *toujours*. Le mystique persan Hafiz faisait autrefois référence à tout phénomène et toute forme comme étant : « La terre du Néant conscient, mais c'est là où la Rose fleurit à jamais. » C'est de la Rose, symbole de l'Absolu, que la *lumière* apparaît.

Toutefois cette personnification de l'amour et de la connaissance – ce Grand-Père –, en quelque sorte, ne se soucie vraiment pas de ce monde, car

Lui, ou Elle, c'est la racine du non-attachement. Tout *sauf Dieu* est une illusion miraculeuse. Mais ce *Grand-Papa* est là, en train de creuser des sillons dans le jardin, alors que peu, très peu de gens peuvent s'approcher d'un Être aussi tout-puissant, magnifiquement souverain et lumineux. Ou bien exceptionnellement Il peut *planter* toute chose d'aussi réelle dans un rêve ou une expérience mystique d'éveil pour que l'on puisse devenir un véritable messager pour le monde. Même si l'on peut « s'en approcher », c'est là où réside le transfert du pouvoir réel – le pouvoir d'agir sur les autres. Cet *effet bienveillant*peut se manifester *via* une contribution exceptionnelle à la science, à la politique, comme le cas de Gandhi, ou à travers la *créativité via* la musique ou l'écriture. Par le truchement de son travail, Khalil Gibran est un véritable messager pour le monde.

Prier, d'une certaine manière, c'est tirer sur le tablier du Grand-Père, demandant une aide. Peut-être que la méditation et le yoga ainsi que la lecture de poésie et d'écritures illuminées sont des formes indispensables d'auto-assistance. Ou ce que Ralph Waldo Emerson a évoqué dans son livre *Compter sur soi*. Ou encore si nous pouvons nous imbiber parfois de la *Présence*, ce qui, je pense, peut arriver quand nous sommes impressionnés par les aspects sublimes et même les plus simples de la nature et dans le firmament, et c'est ainsi que nous en tirons bénéfice au moyen de la plus pure des voies organiques : *faire l'amour avec beauté*.

Combien de *fourmis stressées* peuvent-elles être émerveillées par la voûte étoilée ? Autrement dit, combien d'entre nous sont devenus si affairés que nous ne puissions arrêter ce que nous faisons constamment pour scruter *le royaume des cieux en nous* ou par-dessus nous ? Ou bien laissons-nous fléchir les genoux en extase devant la merveille de la chose la plus commune – un rocher, une feuille ou cet *oiseau* – qui pourrait être un univers en soi. Gibran est là pour nous rappeler en tant que *guide* qu'être dans la gratitude et dans l'admiration, même devant des aspects les plus simples de la nature et dans le firmament, affinera nos goûts et nos manières, et fera ainsi de nos yeux et de nos voix *plus aimables à l'égard de tous*.

Gibran, dont la langue maternelle était l'arabe, aurait connu le mot *wali*. Celui-ci recèle toute une gamme de significations : gardien, protecteur, sauveteur, ami du Bien-Aimé, ou ami du Tout, ou encore saint. Un livre peut devenir un *wali*. Lorsque tant d'intelligence, d'attention, de compassion et de perspicacité sont déversés sur une page, un livre finit par

développer une âme, comme un meilleur ami, ce qui est le cas des œuvres de Gibran. Donnez-leur accès à vous tout le temps, de même que Dieu donne accès à des amis et à des vrais sauveurs. Et les à-côtés sont : ils peuvent glisser leurs mains dans les poches du Bien-Aimé quand ils le veulent, ou dans un *bocal à cookies divin*, si je puis dire, et ils peuvent alors transmettre cette douceur – ces nutriments – au monde.

Plus vous vous rapprochez de la source, plus l'eau est pure et nutritive. Il en va de même pour les paroles. Celles de Khalil Gibran puisent à la tête de la source, à la Source primordiale de toute chose. Gibran était-il Un avec toute chose comme le furent Bouddha et Jésus ? Probablement pas. Mais il était certainement habité par leur sagesse et par leur bonté. C'était un *véritable artiste* et un *wali*. J'ai entendu une fois, de mon propre professeur, que Dieu fait plus confiance à l'artiste qu'aux prêtres, aux prédicateurs, aux mollahs et aux rabbins pour livrer Ses biens à un monde en grande demande.

Les paroles – *la musique* – dans ces pages proviennent de l'*Éternel Cœur Vivant*. Elles sont l'âme des rivières, des montagnes et des champs. Elles sont le chant des étoiles et des planètes. Elles parlent en réalité la langue du *Silence*. Imbibez-vous-en, cher lecteur, tout au long de votre vie. *Et dansez !*

Daniel Ladinsky
Poète et auteur

INTRODUCTION

Durant son premier siècle de vie, le chef-d'œuvre de Khalil Gibran, *Le Prophète*, ne cesse de captiver des générations, ce qui le hisse à l'altitude du livre le plus vendu du XX^{e} siècle.

Ce livre, que Khalil a qualifié de « petit et curieux », parle d'un visiteur sur une île où des millions de personnes sont séduites par sa voix antique, sa structure de poème en prose et sa spiritualité orientale. Aujourd'hui, environ cent ans après sa publication, *Le Prophète* se distingue toujours en sa qualité de livre de sagesse, d'inspiration et d'initiation, qui n'a presque pas d'égal.

Les racines de l'histoire de cet « homme de l'île » remontent probablement à une graine plantée pendant l'enfance de Khalil à Bécharré, son village natal au Liban. Toutefois, ce qui en a été récolté, qu'est *Le Prophète*, a été, à l'origine, transplanté, nourri et cultivé dans la maison d'adoption de Khalil, l'île de Manhattan.

C'était en ce lieu que le fils du Liban, Khalil, a vécu jusqu'à son décès en 1931 ; c'était là que lui et sa muse, voire son âme sœur, Mary Elizabeth Haskell, ont créé ensemble ce qui allait devenir de nombreux chapitres du *Prophète*. Certains de ses passages ont été puisés dans des conversations entre Mary et Khalil alors qu'ils disséquaient le monde qui les entourait pendant les années passées à New York City, en particulier durant la période entre 1916 et 1920.

Pendant que Khalil et Mary marchaient, dans le centre-ville, au milieu des foules qui se ruaient pour aller travailler, ils échangeaient des réflexions sur ce qui allait constituer le chapitre sur le « Travail » ; ils ont été certainement influencés par le fait de voir des gens malheureux dans leur profession, estimant ainsi que pour certains le travail était une malédiction.

Dans le chaos bruyant de leur restaurant préféré, *Gonafarone's* dans le *Greenwich Village*, ils ont observé des couples et ont discuté sur la question de donner et de recevoir de l'amour ainsi que de la manière dont les femmes mariées se confiaient à Khalil au sujet de leur mécontentement envers leurs époux. Ces discussions ont formé les principes du chapitre sur le « Mariage ». Dans un bus longeant la *5th Avenue*, Mary et Khalil ont parlé du procès du siècle, et c'est ainsi qu'est né le chapitre sur le « Crime et le Châtiment ». D'autres passages ont commencé à éclore alors que Khalil était au mausolée du président Grant au nord de Manhattan ou en train de méditer dans son atelier situé dans la *West 10th Street*. L'importance de Marie est si grande qu'elle est l'inspiration pour le personnage Al-Mitra dans *Le Prophète*.

Ainsi, il convient que cette édition centenaire du *Prophète* soit enrichie d'un trésor inédit en possession de Mary Haskell : un recueil de poèmes en prose jamais publié, un poème en prose inachevé, une centaine d'aphorismes et quelques passages du livre *Les Dieux de la Terre* qui n'ont pas été inclus dans l'édition finale.

Lorsque Khalil Gibran est décédé le 10 avril 1931, son atelier dans le *Greenwich Village* était rempli d'œuvres en cours d'élaboration : peintures, croquis, lettres et surtout des écrits destinés à être publiés en anglais sous forme d'un petit recueil de poèmes en prose. Gibran avait écrit certains d'entre eux, à l'origine, en arabe, sa langue maternelle, et lui-même les a traduits, plus tard, en anglais, sa langue d'adoption.

Après la mort de Khalil, tout ce que son atelier contenait a été légué à Mary Haskell, dont le rôle dans la vie de Khalil n'était connu que par sa sœur, Mariana. Mary a rencontré Khalil en 1904, et ils ont eu une relation amoureuse aussi unique que secrète, qui transcendait toute définition connue à cette époque, voire de nos jours. Ils ont envisagé le mariage brièvement, mais leur relation a évolué vers une confluence fluide entre enseignant et étudiant, entre inspirateur et admirateur, et enfin une dévotion infaillible l'un pour l'autre en tant que deux âmes sœurs. Mary a encouragé Khalil à écrire en anglais, et c'est sous sa tutelle qu'il a commencé le processus de développement qu'il aimait à qualifier de grand œuvre.

Pendant les années les plus productives de son partenariat avec Khalil, Mary peinait à diriger son école et a commencé à se sentir épuisée. Elle est devenue plus sensible aux avances de J. Florance Minis, un homme d'affaires prospère du Sud et ami de la famille, qui l'a implorée de

déménager à Savannah, en Géorgie, où elle pourrait vivre, avec lui, une vie de luxe. Bien qu'attachée émotionnellement à Khalil, Mary a finalement cédé et a rejoint Florance à Savannah. En 1926, Mary et Florance se sont mariés, et elle ne pouvait maintenir sa relation avec Khalil que dans une intimité discrète. Cependant, en apprenant la mort de Khalil, Mary a rompu avec cette discrétion et a donné tout ce qu'elle jugeait nécessaire pour honorer son âme sœur et préserver son héritage.

Portrait de Mary Haskell par Khalil Gibran, 1910

Mary a géré presque toutes les affaires de Khalil après sa mort, organisant le retour de sa dépouille dans son Liban bien-aimé. Elle s'est assurée, comme le testament le précisait, que ses biens financiers étaient cédés à sa sœur, Mariana. Quant aux possessions de Khalil qui étaient à cette époque précieuses pour leur corrélation avec *Le Prophète*, elles appartenaient à Mary.

Des meubles, des effets personnels et plus de 400 peintures originales de l'atelier de Gibran ont été données par Mary à Bécharré, son village natal au Liban. Ils constituent la base du musée Gibran situé dans l'ancien monastère de Mar Sarkis, qui a été construit au VII^{e} siècle comme une grotte pour les moines cherchant un abri.

Mary a gardé des croquis et des peintures chez elle à Savannah, en Géorgie, en souvenir de son précieux ami. En 1950, à l'âge de soixante-dix-sept ans, Mary a fait don de la plupart des œuvres d'art au musée Telfair de Savannah, qui abrite aujourd'hui la plus grande collection publique d'art pictural de Gibran aux États-Unis.

En 1960, quatre ans avant sa mort, Mary a fait don de son fonds personnel à l'université de Caroline du Nord, à Chapel Hill. Il y avait un intérêt historique à accepter ce don, car cette université savait que l'histoire de la famille Minis remontait à la Géorgie coloniale, et parmi les membres les plus célèbres de la famille Haskell se trouvait l'ancien colonel chargé par Robert E. Lee de la capitulation de la cavalerie confédérée au palais de justice d'Appomattox, mettant fin aux combats de la guerre civile.

Lorsqu'une bibliothécaire, en plein catalogage de ce fonds, est tombée sur des milliers de pages sur, à et de Khalil Gibran, elle a été stupéfaite. Entre ses mains se trouvaient par milliers des feuilles manuscrites relatant une histoire d'amour compliquée, gardée secrète pendant des décennies. Ces documents recelaient des écrits inédits en attente que Khalil les parachève pour en réaliser ce qui aurait dû être un nouveau livre.

Ma mère, Virginia Hilu, a été recrutée par les successeurs de Khalil et Mary pour composer un livre, extrait de ces milliers de pages de documents. En 1972, Alfred A. Knopf, l'éditeur de l'œuvre anglaise de Gibran, a publié *Beloved Prophet*, « *Prophète bien-aimé* » : des lettres et des articles de journaux qui présentaient Mary Haskell, ainsi que des documents sur la montée en puissance de Khalil depuis son jeune âge jusqu'à sa renommée internationale, qui racontaient une improbable histoire d'amour cachée.

D’autres livres devaient suivre, mais ma mère est décédée à l’âge de quarante-sept ans du cancer qui a été diagnostiqué alors qu’elle terminait de publier les documents de Gibran-Haskell. Elle n’a jamais pu commencer à travailler sur un second livre.

J’avais sept ans lorsqu’elle est décédée et j’ai grandi dans une famille brisée, incapable de faire face à sa perte. Le jour de mon quarantième anniversaire, j’ai pris conscience que je ne savais pas grand-chose sur elle et j’ai pensé que je pouvais réaliser ses derniers vœux en allant à la découverte de ses vingt-trois ans de carrière dans le monde de l’édition et l’histoire de son livre le plus réussi, *Beloved Prophet*. Mais d’abord, j’ai senti que je devais lire les livres de Khalil en commençant par le plus important, *Le Prophète*.

J’en ai commandé un exemplaire à couverture rigide, qui est arrivé à l’automne 2011. Khalil était un amoureux des tempêtes, mais il n’aurait pas été content d’apprendre ce qui allait se produire : l’arrivée de l’ouragan dévastateur, Sandy. Sans électricité pendant onze jours, je n’avais que le temps de lire. Au risque d’en rajouter sur l’effet dramatique, je me suis assis un soir, lanterne à la main, pour ma première expérience de lecture des paroles de Khalil Gibran.

La lanterne a basculé et frappé le coin du livre, lequel est tombé ouvert. J’ai pris *Le Prophète* et j’ai lu le passage qui y figurait :

> « Brefs ont été mes jours parmi vous, et plus brèves encore mes paroles.
> Mais si ma voix vient à s’éteindre dans vos oreilles et mon amour à s’évanouir dans votre mémoire, alors certes je reviendrai ;
> Et c’est avec un cœur plus enrichi et des lèvres encore plus offertes à l’esprit que je parlerai. »

La voix de ma mère m’est revenue à l’esprit. Ma réaction au *Prophète* était probablement similaire à celle de nombre de personnes qui ont lu les œuvres de Khalil : je sentais que les mots avaient été écrits juste pour moi. Et à partir de ce moment, j’ai eu l’inspiration de terminer le travail commencé par Virginia Hilu et de le publier en puisant dans les documents de la collection de Mary Haskell, que je savais que ma mère avait tenus de ses propres mains des décennies plus tôt.

Les écrits inédits présentés ici font partie de *The Southern Historical Collection* dans *Louis Round Wilson Special Collections* à la bibliothèque de *University of North Carolina* sous le numéro 02725 : *Minis Family Papers*, 1739-1948, sous-série 2.4, *Kahlil Gibran Materials*, 1904-1931 et non datés, dans les dossiers 276 à 277 intitulés *writings*.

Les écrits publiés dans ce livre sont présentés dans l'ordre dans lequel ils ont été trouvés lors de mes recherches à l'université de Caroline du Nord en 2017 et 2018, qui peut être différent de leur ordre initial de 1960. Aucune information actuellement disponible ne répertorie avec précision l'état d'origine de ces archives.

Seize poèmes qui semblent être achevés sont proposés ici, dont trois sans titre. En se basant sur des notes trouvées dans les fichiers, il paraît qu'au moment de sa mort Gibran était en train de traduire en anglais des poèmes qu'il avait écrits auparavant en arabe. Un d'entre eux semble daté de 1908 ; un autre est identifié comme le dernier traduit par Gibran avant sa mort.

Par ailleurs, un poème est clairement inachevé. Le sort de sa fin est inconnu. Peut-être une page perdue ou une traduction interrompue par la mort, qui sait ?

Des fragments d'écrits ont été trouvés, comme s'ils provenaient d'un cahier de Gibran. Plusieurs d'entre eux ont été édités tels quels, ou sous une forme similaire, dans d'autres écrits publiés de Gibran. Quatre-vingt-dix-neuf fragments sont inclus dans ce livre – aucun d'entre eux n'a été identifié comme étant publié précédemment. Peut-être que ces passages seraient devenus des poèmes en prose s'il avait vécu.

Trois ébauches de chapitres de son livre *The Earth Gods*, « *Les Dieux de la Terre* », contiennent des écrits qui n'ont pas été utilisés par la suite. Cependant, ces chapitres m'ont paru significatifs, je les ai donc inclus ici.

Les écrits de Khalil Gibran et de Mary Haskell qui se trouvent dans la sous-série 2.4, *Kahlil Gibran Materials*, 1904-1931 et non datés sont protégés par les droits d'auteur et ne peuvent être reproduits qu'avec l'autorisation explicite et écrite des propriétaires. Nous sommes en possession des autorisations de la part des propriétaires des droits de Gibran et de ceux de Haskell, qui nous ont permis de procéder à cette publication.

À l'instar de ma propre odyssée, il s'avère qu'il serait opportun d'ouvrir ce livre avec *Le Prophète*, l'œuvre phare de Gibran, initialement publiée en 1923, et dont les copyrights, aux États-Unis, sont désormais tombés dans le domaine public depuis 2019. S'ensuivent tous les travaux jamais publiés auparavant que j'ai trouvés durant mes recherches. À travers ces pages,

réjouissons-nous à nouveau du chef-d'œuvre de Khalil et laissons-le nous parler de plus belle.

Dalton Hilu Einhorn

Savez-vous
que le plus flamboyant des désirs
dans l'histoire de toutes les mères du Levant
fut de mettre haut un fils,
un Prophète ?

À vous, femmes porteuses,
en votre sein ou en votre cœur,
de l'enfant ou du soupir de notre III^e millénaire,

cette sève de paroles qui aspire à s'infuser
dans le bourgeon de vos lèvres
ou le fruit de vos entrailles,

à vous ces paroles en lumière
qui vous invitent à donner chair,
pour la première fois dans l'Histoire,
à une Enfant de l'Europe,
une Prophétesse.

Jean-Pierre Dahdah
Aix-en-Provence, le 10 juin 1993

PARTIE 1
LE PROPHÈTE

Les douze illustrations du *Prophète* sont des reproductions de dessins réalisés par l'auteur, Khalil Gibran.

Al-Moustafa, l'élu et le bien-aimé, cette aube qui commençait à poindre à la rencontre de son propre jour, avait attendu, douze années durant dans la cité d'Orphalèse, le retour de son vaisseau, lequel devait le porter à nouveau vers son île natale.

Lors de la douzième année, au septième jour d'Ayloul, le mois des moissons, il gravit la colline hors des murailles de la cité.

Scrutant l'horizon, il aperçut son vaisseau voguer avec la brume sur les eaux.

Les écluses de son cœur furent grandes ouvertes, et sa joie s'envola par-delà les flots. Puis les yeux clos, il se recueillit dans les silences de son âme.

Comme il descendait la colline, la tristesse s'abattit sur lui. Il pensa alors en son cœur :

« Comment pourrais-je partir en paix sans être tourmenté ? Non, ce n'est point sans blessure à l'âme que je ferai mes adieux à cette cité.

Longs furent les jours de souffrance et longues les nuits de solitude que j'ai passés au sein de ces murailles. Et qui pourrait se départir de sa souffrance et de sa solitude sans nul repentir ?

J'ai semé çà et là mille et un fragments de l'esprit par-dessus chacune de ces rues, et les langueurs de mon cœur ont essaimé une myriade d'enfants qui marchent nus dans ces collines. Je ne saurais m'en retirer sans que m'en pèse la douleur.

Ce n'est pas un vêtement que j'ôte en ce jour, mais une peau que j'arrache de mes propres mains.

Ce ne sont point non plus des souvenirs que je laisse derrière moi, mais un cœur attendri par la soif et par la faim.

Je ne puis m'attarder davantage.

La mer, qui appelle toutes choses vers elle, me réclame, et force m'est de prendre le large.

Car rester, bien que dans la nuit les heures brûlent, c'est se laisser transir, se cristalliser et finir figé dans un moule.

De grand cœur emporterais-je avec moi tout ce que je laisse ici. Mais comment le pourrais-je ?

Nulle voix ne peut emporter dans son envol la langue et les lèvres qui lui ont donné des ailes. Seule doit-elle sonder les échelles de l'éther.

Et seul et démuni de son nid, l'aigle croise dans son envol la face du soleil. »

Arrivé au pied de la colline, il se retourna vers la mer. C'est alors qu'il vit son vaisseau s'approcher du havre. À sa proue, il aperçut les marins, hommes de son pays.

Son âme les interpella à grands cris, et il dit :

« Fils de mon antique mère, vous qui chevauchez les marées,

Que de fois avez-vous vogué dans mes rêves. Vous voilà à présent jetant l'ancre dans mon réveil qui est le plus profond de tous mes rêves.

Me voici prêt à partir ; toutes voiles dehors, mon désir ardent n'attend que le vent.

De cet air le plus quiet rien qu'une ultime fois je ne priserai. Et en arrière, plus qu'un tendre regard je ne sèmerai.

Puis parmi vous je me tiendrai, tel un marin parmi les marins.

Et toi, mer immense, mère toujours en éveil,

Toi seule qui accordes paix et liberté à toute onde,

Plus qu'un dernier méandre à ma rivière, un ultime murmure dans cette clairière,

Et je viendrai vers toi, telle une infime goutte éperdue rejoignant un océan aux horizons perdus. »

Comme il marchait, il vit au loin hommes et femmes abandonner leurs vignes et leurs champs et accourir vers les portes de la cité.

Et il les entendit crier, laissant propager son nom à tous les échos et se héler d'un champ à l'autre, annonçant l'arrivée de son vaisseau.

Puis il s’enquit :

« Faut-il que le jour de notre éloignement soit celui de notre rassemblement ?

Et faut-il dire que mon crépuscule était en vérité mon aurore ?

Que pourrai-je léguer à ceux qui ont abandonné leur charrue à mi-sillon ou à ceux qui ont arrêté la roue de leur pressoir ?

Mon cœur deviendra-t-il cet arbre gorgé de fruits afin de pouvoir les cueillir et leur en offrir ?

Et mes désirs sauront-ils sourdre telle une source pour emplir leur coupe ?

Suis-je une harpe afin que la main du Tout-Puissant puisse m’effleurer, ou suis-je une flûte afin que Son souffle puisse me traverser ?

Chercheur de silences, voilà ce que je suis. Mais quel trésor ai-je découvert en ces silences à dessein de le dispenser avec confiance ?

Si ce jour est mon jour de récolte, dans quels champs ai-je semé la graine et en quelles saisons dont le souvenir s’est évanoui ?

Et si en vérité l’heure de lever ma lanterne doit sonner, ce ne sera pas ma flamme qui y brûlera.

Vide et obscure, élèverai-je ma lanterne ;

Et le gardien de la nuit viendra l’emplir d’huile et allumer sa mèche. »

Voilà ce qu’il exprima en paroles. Or, il n’épancha point tout son cœur, car il ne pouvait lui-même révéler son secret le plus profond.

Et lorsqu’il entra dans la cité, le peuple vint à sa rencontre en l’acclamant à l’unisson.

Et les anciens de la cité s’avancèrent et dirent :

« Ne nous quitte pas si tôt.

Tu as été le soleil au zénith dans notre crépuscule et ta jouvence nous a abreuvés de rêves à rêver.

Tu n’es, parmi nous, ni un étranger ni même un invité, mais notre fils et notre tendre bien-aimé.

Ne souffre pas que nos yeux soient d’ores et déjà assoiffés de ton visage. »

Et les prêtres et les prêtresses de l’implorer :

« Ne laisse pas les flots de la mer nous séparer, ni les années que nous avons ensemble égrainées se réduire à un souvenir.

Tu marchais parmi nous tel un esprit et ton ombre illuminait nos visages.

Nous t'avons tant aimé. Cependant, notre amour était dénué de paroles et enveloppé de voiles.

Mais à présent notre amour te réclame à cor et à cri et désire se tenir révélé devant toi.

Hélas, il en a toujours été ainsi : l'amour ne découvre ses profondeurs qu'à l'heure des adieux. »

Et d'autres vinrent aussi et le supplièrent, mais il ne leur dit mot. Il courba simplement la tête, et les plus proches de lui virent ses larmes tomber sur sa poitrine.

Puis il se rendit avec le peuple sur le parvis du temple.

Du sanctuaire sortit alors une femme, Al-Mitra. C'était une devineresse.

Il posa sur elle un regard d'une infinie tendresse ; car, dès qu'il arriva dans leur cité, elle fut la première à le deviner et à croire en lui.

Elle le salua, disant :

« Prophète de Dieu, en quête de l'absolu, longtemps tu as scruté les horizons dans l'attente de ton vaisseau.

Et maintenant qu'il est là, il te faut partir.

Profonde est ta nostalgie pour le pays de tes souvenirs et pour la demeure de tes plus nobles désirs. Et si grand que soit notre amour, il ne saurait te retarder, ni nos désirs te retenir.

Pourtant, avant de nous quitter, nous te demandons de parler et de nous livrer un peu de ta vérité,

Afin que nous puissions la transmettre à nos enfants et ceux-ci aux leurs. Ainsi, cette vérité ne périra jamais.

Dans ta solitude, tu accompagnais chacun de nos regards le long de nos jours,

Et dans tes veilles, tu écoutais nos rires et nos pleurs au cœur de notre sommeil.

À présent révèle-nous à nous-mêmes et parle-nous de ce qui t'a été dévoilé, de tout ce qui mène du berceau au linceul. »

Et il répondit :

« Peuple d'Orphalèse, de quoi puis-je parler, si ce n'est de ce qui se meut en cet instant même dans vos âmes ? »

Et Al-Mitra dit : « Parle-nous de l'Amour. »

Il leva la tête, posa son regard sur le peuple et le silence régna. Puis d'une voix forte, il dit :

« Lorsque l'amour vous fait signe, suivez-le,
Bien que ses chemins soient escarpés et sinueux.
Et quand ses ailes vous étreignent, livrez-vous à lui,
Malgré l'épée cachée dans son plumage qui pourrait vous blesser.
Et dès lors qu'il vous adresse la parole, croyez en lui,
Même si sa voix fracasse vos rêves, comme le vent du nord saccage les jardins.

Car comme l'amour vous coiffe d'une couronne, il peut aussi vous clouer sur une croix. Et de même qu'il vous invite à croître, il vous incite à vous ébrancher.

Autant il s'élève au plus haut de vous-mêmes et caresse les plus tendres de vos branches qui frémissent au soleil,

Autant cherche-t-il à s'enfoncer au plus profond de vos racines et à les ébranler dans leurs attaches à la terre.

Pareil à des brassées de blé, il vous ramasse et vous enlace.
Il vous bat au fléau pour vous mettre à nu.
Il vous passe au tamis pour vous libérer de votre bale.
Il vous moud jusqu'à la blancheur.
Et il vous pétrit au point de vous assouplir.

Puis il vous livre à son feu vénéré, afin que vous deveniez pain sacré pour le saint festin de Dieu.

Voilà tout ce que l'amour fera en vous afin que vous puissiez déceler les secrets de votre cœur et devenir ainsi un fragment du cœur de la Vie.

Mais si dans votre crainte vous ne recherchiez que la paix et le plaisir de l'amour,

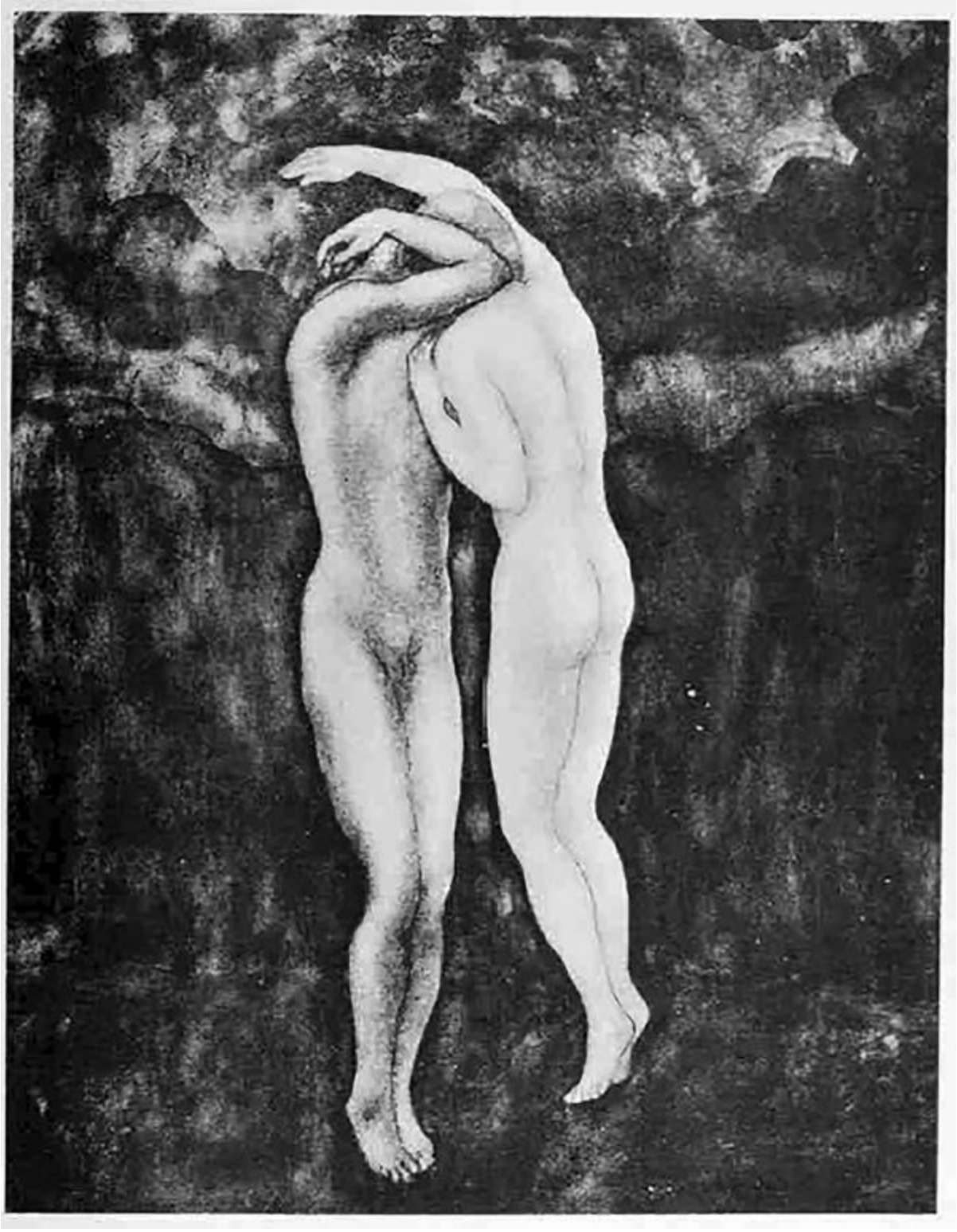
Alors il serait préférable pour vous de couvrir votre nudité et de quitter l'aire de battage de l'amour,

Pour vous retirer dans un monde sans saisons, où vous pourrez rire sans laisser jaillir tous les éclats de votre rire, où vous pourrez pleurer sans jamais libérer toute l'amertume de vos larmes.

L'amour ne donne rien que lui-même et ne prend rien que de lui-même.

Il ne peut posséder et ne peut être possédé.

Car l'amour suffit à l'amour.



Lorsque vous aimez, ne dites pas : “Dieu est dans mon cœur.” Dites plutôt : “Je suis dans le cœur de Dieu.”

Et ne croyez pas que vous puissiez diriger le cours de l’amour. Car, si l’amour vous trouve dignes, lui-même guidera votre cœur.

L’amour n’a d’autre désir que de s’accomplir.

Mais si vous aimez et devez éprouver des désirs, que ces désirs soient les vôtres :

Fondre en un ruisseau qui chante sa mélodie à la nuit.

Connaître la douleur d’un flot de tendresse.

Être blessé par votre propre compréhension de l’amour ;

Et laisser couler votre sang volontairement et joyeusement.

Vous réveiller à l’aube avec un cœur ailé et rendre grâces pour cette nouvelle journée d’amour.

Vous reposer à midi et méditer sur l’extase de l’amour.

Regagner votre foyer au crépuscule en remerciant le ciel.

Puis vous endormir avec une prière pour l’être aimé en votre cœur et un chant de louanges sur vos lèvres. »

Puis Al-Mitra reprit la parole et demanda : « Qu'en est-il du Mariage, maître ? »

Et il répondit :

« Ensemble vous êtes nés, et ensemble vous vivrez à jamais.

Et ensemble vous resterez, lorsque les ailes blanches de la mort sèmeront vos jours à la volée.

Et toujours ensemble vous demeurerez, même dans la mémoire silencieuse de Dieu.

Mais sur votre chemin commun, créez des espaces et laissez-y danser les vents du firmament.

Aimez-vous l'un l'autre, mais ne faites pas de l'amour une alliance qui vous enchaîne l'un à l'autre.

Que l'amour soit plutôt une mer qui se laisse bercer entre vos âmes, de rivage en rivage.

Emplissez chacun la coupe de l'autre, mais ne buvez pas à une seule et même coupe.

Partagez votre pain, mais du même morceau ne mangez point.

Dans la joie chantez et dansez ensemble, mais que chacun de vous soit seul,

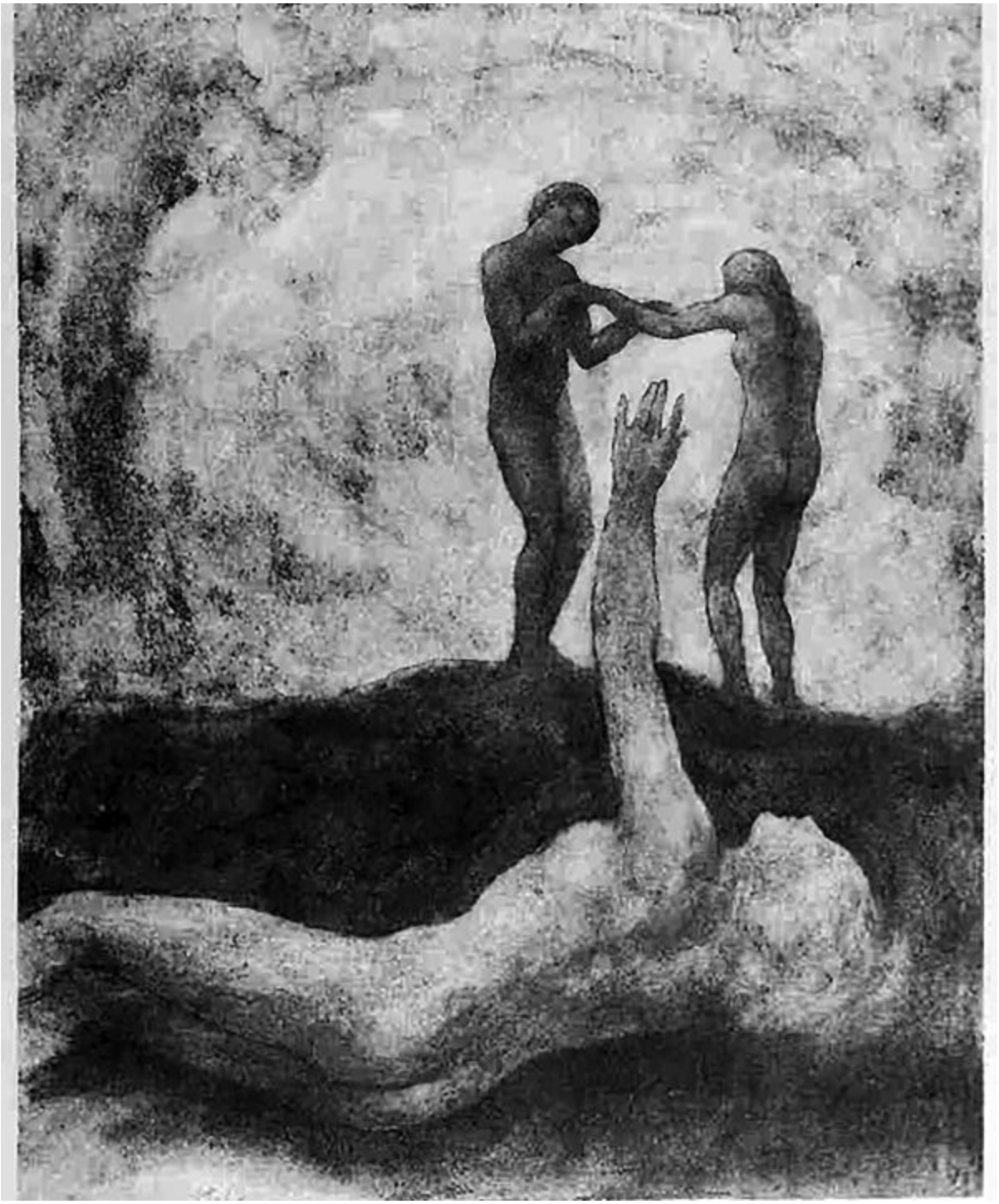
Comme chacune des cordes du luth est seule alors qu'elles frémissent toutes sur la même mélodie.

Offrez l'un à l'autre votre cœur, mais sans en devenir le possesseur.

Car seule la main de la Vie peut contenir vos cœurs.

Et dressez-vous côte à côte mais pas trop près.

Car les piliers qui soutiennent le temple se dressent séparés,
Et le chêne ne s’élève point dans l’ombre du cyprès. »



Alors une femme qui tenait un nouveau-né contre son sein dit : « Parle-nous des Enfants. »

Et il répondit :

« Vos enfants ne sont pas vos enfants.

Ils sont les fils et les filles de la Vie qui a soif de vivre encore et encore.

Ils voient le jour à travers vous mais non pas à partir de vous.

Et bien qu'ils soient avec vous, ils ne sont pas à vous.

Vous pouvez leur donner votre amour mais non point vos pensées.

Car ils ont leurs propres pensées.

Vous pouvez accueillir leurs corps mais non leurs âmes.

Car leurs âmes habitent la demeure de demain que vous ne pouvez visiter même dans vos rêves.

Vous pouvez vous évertuer à leur ressembler, mais ne tentez pas de les rendre semblables à vous.

Car la vie ne va pas en arrière, ni ne s'attarde avec hier.

Vous êtes les arcs par lesquels sont projetés vos enfants comme des flèches vivantes.

L'Archer prend pour ligne de mire le chemin de l'infini et vous tend de toute Sa puissance pour que Ses flèches s'élancent avec vélocité et à perte de vue.

Et lorsque Sa main vous ploie, que ce soit alors pour la plus grande joie.

Car, de même qu'Il aime la flèche qui fend l'air, Il aime l'arc qui ne tremble pas. »

Et un homme riche dit : « Parle-nous du Don. »

Il répondit alors :

« Toujours maigre restera le don de vos biens.

Le véritable don est le don de soi.

Que sont vos biens, sinon des choses que vous gardez et défendez, par crainte du besoin du lendemain ?

Et demain, qu'apportera demain au chien si prudent qu'en suivant les pèlerins vers la cité sacrée, il enterre des os sans repères dans le sable du désert ?

Qu'est-ce que craindre de connaître le besoin, sinon vivre dans le besoin ?

Et redouter de haleter de soif, alors que votre puits regorge à foison, n'est-ce pas jamais savoir boire jusqu'à plus soif ?

Certains donnent peu de leur abondance pour le plaisir d'en recevoir de la reconnaissance. Mais le fond de leur désir corrompt leur don.

Et d'autres ont peu, mais ils le donnent entièrement.

Ceux-ci croient en la vie et en la bonté de la vie ; leur coffre n'est jamais vide.

Il en est qui donnent avec joie ou avec peine.

Cette joie est leur récompense et cette peine, leur baptême.

Il en est aussi qui donnent sans souffrir d'une peine, ni quérir une joie, mais encore sans être conscients de cette vertu.

Ceux-là donnent à l'instar de ce myrte qui exhale sa fragrance là-bas, dans les airs de la vallée.

À travers le geste de leurs mains, Dieu nous parle et sourit à la terre du fond de leurs prunelles.

Il est bon de donner à qui quémande, mais il est mieux de donner sans qu'on vous le demande, par compréhension.

Et celui qui a le cœur sur la main en quête de celui qui veut recevoir éprouve une joie encore plus sublime que lorsqu'il fait don de ses biens.

Sauriez-vous réellement conserver à jamais ne fût-ce qu'un seul de vos biens ?

Tout ce que vous possédez, un jour ou l'autre, sera cédé.

Donnez donc maintenant afin que la moisson de votre don soit la vôtre, et non pas celle de vos héritiers.

Souvent vous dites : "Volontiers je donnerai, mais seulement à ceux qui en sont dignes."

Ce n'est point ce que disent les arbres de vos vergers, ni les troupeaux de vos pâturages.

Car ils donnent afin de vivre ; retenir, c'est périr.

Celui qui a été digne de recevoir le don de rester en vie, le long de ses jours et de ses nuits, est aussi digne de recevoir tout autre don émanant de vous.

Et celui qui a mérité de boire à l'océan de la vie mérite de remplir sa coupe à votre ruisseau.

Est-il un mérite encore plus grand que celui qui réside dans le courage et la confiance, dans la charité même, de recevoir ?

Au nom de qui pourriez-vous contraindre les gens à se déchirer la poitrine et à se dépouiller de leur dignité, afin de vous laisser voir la mise à nu de leurs valeurs et leur fierté sans pudeur ?

Veillez d'abord à mériter de donner et d'être l'instrument du don.

Car en vérité c'est la vie qui donne à la vie.

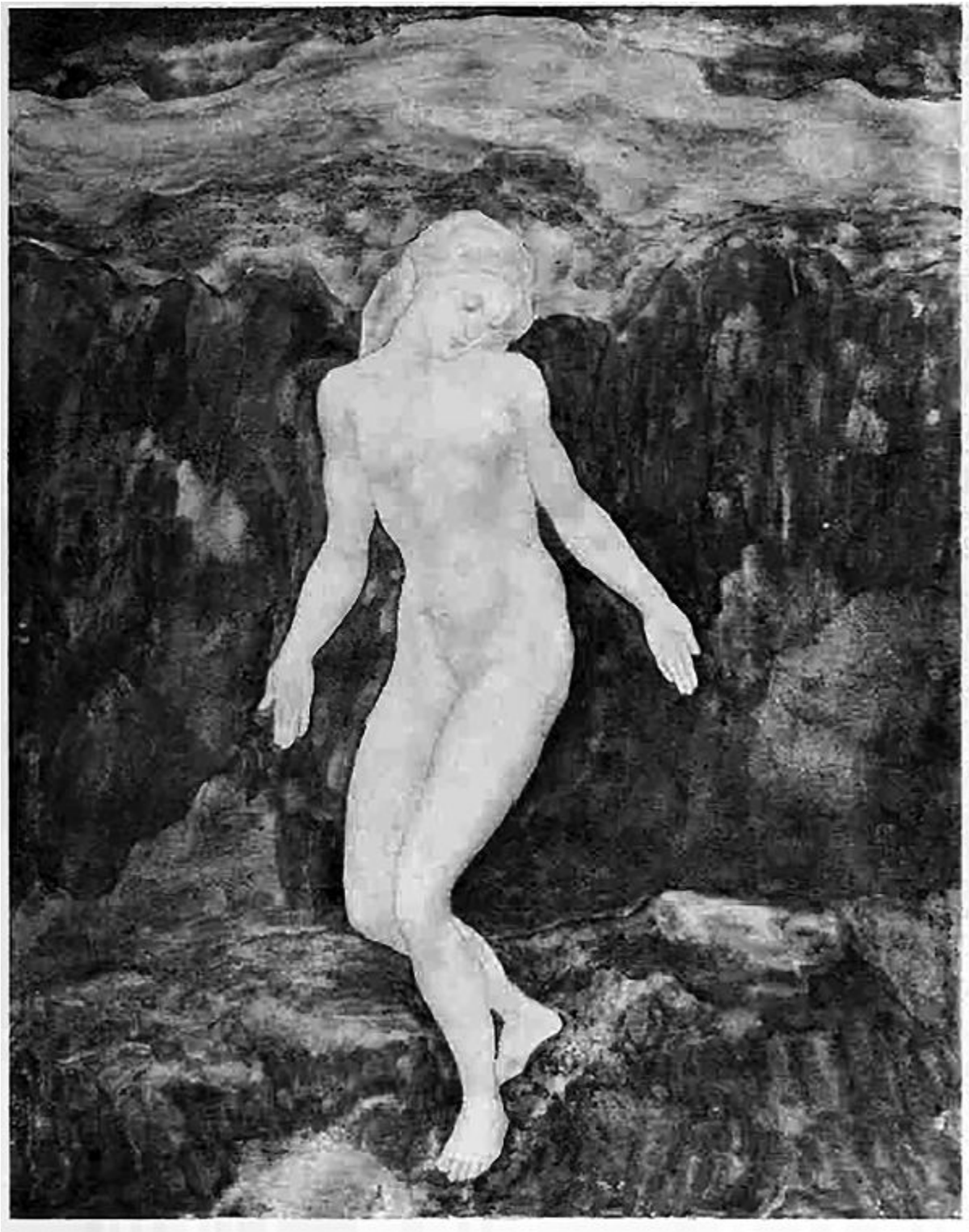
Et vous qui croyez être la source du don, vous n'en êtes que témoins.

Quant à vous qui recevez, et vous tous vous recevez, que la reconnaissance ne vous pèse guère.

Sinon vous risqueriez d'imposer un joug à vous-mêmes et à vos bienfaiteurs.

Élevez-vous plutôt avec vos bienfaiteurs, comme si leurs dons étaient des ailes.

Car être trop soucieux de vos dettes, c'est douter de leur générosité qui a la terre magnanime pour mère et Dieu pour père. »



Alors un vieil homme, tenancier d'une auberge, dit : « Parle-nous du Boire et du Manger. »

Et il répondit :

« Si seulement vous pouviez vivre des senteurs de la terre, et telle une plante de l'air vous sustenter de lumière !

Mais comme vous devez tuer pour manger et ravir au nouveau-né le lait de sa mère pour étancher votre soif, faites-en donc un acte de dévotion.

Et que votre table soit un autel sur lequel le pur et l'innocent de la forêt et de la plaine sont sacrifiés à ce qui est plus pur et plus innocent en l'homme.

Lorsque vous tuez une bête, dites-lui en votre cœur :

"Par la même puissance qui t'immole, je serai immolé. Et moi aussi, je serai avalé.

Car la loi qui t'a remise dans mes mains me livrera dans des mains plus puissantes.

Ton sang et mon sang ne sont rien d'autre que la sève qui nourrit l'arbre céleste."

Et quand vous croquez une pomme, apaisez ses morsures par ces murmures de votre cœur :

"Ta graine vivra dans mon corps,

Et les bourgeons de tes lendemains fleuriront dans mon cœur.

Ta fragrance sera mon haleine,

Et ensemble nous nous réjouirons dans la ronde des saisons."

À l’automne, lorsque vous cueillez le raisin de vos vignes pour le pressoir, dites en votre cœur :

“Moi aussi, je suis une vigne et mon fruit sera cueilli pour le pressoir.

Et pareil au vin nouveau je serai gardé dans d’éternelles jarres.”

Et en hiver, quand vous tirez le vin, que s’élève en votre cœur un chant pour chaque verre ;

Et que résonne dans votre chant une pensée pour les jours d’automne, pour la vigne et le pressoir. »

Puis un laboureur dit : « Parle-nous du Travail. »

Et il répondit :

« Vous travaillez pour vous maintenir au diapason de la terre et de l'âme de la terre.

Car être oisif, c'est devenir étranger aux saisons et s'écarter de la procession de la vie qui, avec majesté et en fière soumission, marche vers l'infini.

Lorsque vous travaillez, vous êtes une flûte,

Et à travers son cœur les soupirs de vos heures se métamorphosent en mélodie.

Qui parmi vous souhaiterait rester tel un roseau vierge de son,

Alors qu'autour de vous tout chante à l'unisson ?

Il vous a toujours été dit : "Le travail est malédiction et le labeur, malheur."

Mais je vous dis : "Travailler, c'est œuvrer à réaliser une parcelle du rêve qui vous fut attribuée quand naquit ce rêve, le plus ancien de la terre.

S'appliquer au travail, c'est en vérité aimer la vie.

Et aimer la vie à travers le travail, c'est être initié au secret le plus intime de la vie.

Mais si dans votre douleur vous appelez la naissance une affliction, et le poids de la chair une malédiction inscrite sur votre front, alors sachez que ce qui y est inscrit ne sera lavé que par la seule sueur de votre front."

Il vous a été dit aussi : “La vie n’est que ténèbres.”

Et à chaque fois que vous soupirez de lassitude, vous faites l’écho de ce qu’avaient dit les las.

Or, je vous dis : “La vie est ténèbres, si elle n’est pas animée par un élan.

Et tout élan est aveugle, s’il n’est pas guidé par le savoir.

Et tout savoir est vain, s’il n’est pas accompagné de labeur.

Et tout labeur est futile, s’il n’est pas accompli avec amour.

Et lorsque vous travaillez avec amour, vous resserrez vos liens avec vous-mêmes, avec autrui et avec Dieu.”

Et qu’est-ce que travailler avec amour ?

C’est tisser un vêtement avec des fils tirés de votre cœur, comme si votre bien-aimé devait le porter.

C’est bâtir une maison avec affection, comme si votre bien-aimée devait l’habiter.

C’est semer des graines avec tendresse et récolter la moisson avec joie, comme si vos enfants devaient en manger le fruit.

C’est imprégner en toutes choses que vous façonnez un souffle de votre propre esprit,

Et savoir que tous les morts bienheureux se tiennent auprès de vous et veillent sur votre travail.

Je vous ai souvent entendus répéter, comme si vous balbutiiez dans votre sommeil : “Celui qui travaille le marbre et découvre la forme de son âme dans la pierre est plus noble que celui qui travaille la terre.

Et celui qui saisit l’arc-en-ciel et parvient à le coucher sur sa toile sous forme de portrait d’homme est plus honorable que celui qui fabrique des sandales pour nos pieds.”

Et je vous réponds, non pas dans mon sommeil mais au zénith de mon éveil : “La brise ne murmure pas au chêne géant des mots plus caressants que ceux qu’elle adresse au plus frêle des brins d’herbe.

Seul est grand celui qui transforme la voix de la brise en une mélodie rendue plus suave par son propre amour.”

Le travail est l’amour rendu visible.

Et si vous ne pouvez travailler avec amour mais seulement avec répugnance, mieux vaut abandonner votre travail et vous asseoir à la porte

du temple pour recevoir l'aumône de ceux qui œuvrent avec joie.

Et si vous cuisez le pain avec indifférence, votre pain sera amer et n'assouvira qu'à moitié la faim de l'homme.

Et si vous pressez les grappes de raisin à contrecœur, vous distillerez dans le vin le poison de votre rancœur.

Et même si vous chantez comme des anges, sans être pour autant passionnés de chant, vous rendrez l'homme sourd aux voix du jour et aux voix de la nuit. »

Alors dit une femme : « Parle-nous de la Joie et de la Tristesse. »

Et il répondit :

« Votre joie est votre tristesse sans masque.

Ce même puits d'où jaillit votre rire fut souvent rempli de vos larmes.

Et comment en serait-il autrement ?

Plus profondément la tristesse creusera dans votre être, plus abondamment vous pourrez le combler de joie.

La coupe qui contient votre vin n'est-elle pas celle-là même qui fut brûlante dans le four du potier ?

Et le luth qui apaise votre esprit n'est-il pas ce même bois qui fut taillé à coups de couteau ?

Lorsque vous éprouvez de la joie, sondez votre cœur et vous trouverez que seul ce qui dans le passé vous a causé de la peine fait à présent votre bonheur.

Et dès lors que la tristesse vous envahit, sondez de nouveau votre cœur et vous verrez qu'en vérité vous pleurez sur ce qui autrefois vous a rendus heureux.

Certains d'entre vous disent que la joie est plus grande que la tristesse, et d'autres de soutenir le contraire.

Mais je vous dis qu'elles ne sont point séparables.

Elles marchent la main dans la main ; et quand l'une vient s'attabler seule avec vous, n'oubliez pas que l'autre s'est assoupie sur votre lit.

En vérité, vous êtes comme les plateaux d'une balance, oscillant entre votre joie et votre tristesse.

Il faudrait que vous soyez vides pour rester immobiles et en équilibre.

Et quand le gardien du trésor vous soulève pour peser son argent et son or, vous ne pouvez empêcher votre joie ou votre tristesse de faire pencher la balance. »

Et un maçon s'avança et dit : « Parle-nous des Maisons. »

Il répondit alors :

« Bâtissez de votre imagination un berceau de verdure dans les terres reculées, avant que vous ne bâtissiez vos quatre murs dans l'enceinte de la cité.

Car comme au crépuscule de votre vie vous souhaiteriez retrouver la demeure première, cet errant en vous, à jamais solitaire et lointain, brûle lui aussi de retourner à son aube.

Votre maison est votre plus grand corps.

Au soleil elle s'épanouit, et dans ses rêves elle s'évade la nuit. Et douteriez-vous que votre maison puisse en rêvant quitter la ville au clair de lune pour rejoindre bosquets et sommets ?

Si je pouvais recueillir vos maisons dans ma main et, comme des poignées de semailles, les lancer sur les prés et les forêts.

Et si les vallées devenaient vos avenues et les sentiers vos rues, ainsi vous pourriez aller à la rencontre des uns et des autres à travers champs et vignes, puis revenir le soir avec les senteurs de la terre dans vos habits.

Hélas ! Cela n'est pas encore prêt à se réaliser.

Dans leur crainte, vos ancêtres vous ont rassemblés trop près les uns des autres. Cette crainte ne se dissipera pas d'ici peu, et les murs de vos villes sépareront encore et encore vos foyers de vos champs.

Dites-moi, peuple d'Orphalèse, qu'avez-vous dans vos foyers ? Et que gardez-vous derrière vos portes verrouillées ?

Avez-vous la paix, cet élan serein qui révèle votre pouvoir ?

Avez-vous des souvenirs, ces lueurs en arcades qui coiffent les cimes de l'esprit ?

Avez-vous la beauté, ce chemin qui conduit votre cœur à travers les objets de bois et de pierre jusqu'à la montagne sacrée ?

Avez-vous réellement tout cela dans vos maisons ?

Ou plutôt n'y avez-vous rien d'autre que le confort, la rage du confort, cette chose furtive qui rentre chez vous comme invitée pour ensuite en devenir l'hôte puis la maîtresse ?

Et la voici dompteuse qui, avec fourche et fouet, vous tire par les fils de vos amples désirs pour en faire des pantins.

Si sa main est de soie, son cœur est d'acier.

Elle vous berce jusqu'au sommeil pour railler, à votre chevet, la dignité de votre chair.

Et elle se moque de la santé de vos sens et, tels des vases fragiles, les dépose dans du duvet de chardon.

En vérité, l'avidité du confort assassine la passion de l'âme, puis marche en ricanant derrière son cortège funèbre.

Mais vous, enfants de l'espace, qui ne cessez d'agir même dans le repos de vos soupirs, vous ne serez point piégés, ni domptés.

Votre maison ne sera pas une ancre mais un mât.

Elle ne sera pas un tissu moiré qui couvre une plaie, mais une paupière qui protège l'œil.

Vous ne replierez point vos ailes afin de franchir ses portes, ni ne courberez la tête pour éviter son plafond, ni ne retiendrez votre souffle de peur de voir ses murs se lézarder et s'écrouler.

Vous n'habiterez point des tombes creusées par les morts pour les vivants.

Et même si son intérieur est luxe et splendeur, votre maison ne saura garder votre secret, ni recueillir vos désirs.

Car l'illimité en vous habite le palais du ciel, dont la porte est la brume du matin et dont les fenêtres, chants et silences de la nuit. »

Puis un tisserand dit : « Parle-nous des Vêtements. »

Et il répondit :

« Vos vêtements cachent une grande part de la beauté de votre corps, mais ne peuvent dissimuler les disgrâces de son sort.

Et bien que vos vêtements vous procurent la liberté de l'intimité, ils risqueraient de vous harnacher et de vous enchaîner.

Puissiez-vous aller à la rencontre du soleil et du vent, la peau respirant plus de lumière et le corps effleurant moins de vêtures.

Car le souffle de la vie est dans les regards du soleil, et la main de la vie est dans les caresses du vent.

Certains d'entre vous disent : "C'est le vent du nord qui a tissé les vêtements que nous portons."

Et je leur dis : "Certes, c'est le vent du nord,

Mais il a pris votre honte pour métier à tisser et vos nerfs ramollis lui ont servi de fil.

Et dès lors que son ouvrage a été achevé, il s'est mis à rire aux éclats dans la forêt."

N'oubliez pas que la pudeur sert d'armure contre l'œil de l'impur.

Et lorsque l'impur n'est plus, que devient la pudeur, sinon un carcan pour le corps et une souillure pour l'esprit ?

Et n'oubliez pas non plus que la terre rêve de toucher la plante de vos pieds et que les vents languissent de jouer avec votre chevelure. »

Alors un marchand dit : « Parle-nous de l'Achat et de la Vente. »

Et il répondit :

« C'est pour vous que la terre donne ses fruits, et vous ne serez jamais dans le besoin, si vous savez comment emplir vos mains.

Échangez les dons de la terre, ils vous seront alors multipliés, et vous en serez comblés.

Et si cet échange ne s'accomplit ni dans l'amour ni dans la justice bienveillante, certains d'entre vous deviendront âpres au gain et d'autres en proie à la faim.

Lorsque sur la place du marché, travailleurs de la mer, des champs et des vignes, vous rencontrez les tisserands, les potiers et les récolteurs d'épices,

Invoquez tous ensemble le maître esprit de la terre afin qu'il se manifeste parmi vous et sanctifie vos balances et vos prix, accordant à chaque valeur sa juste valeur.

Et ne laissez point prendre part à vos transactions ceux qui ont les mains stériles, car ils chercheront à vous vendre leurs paroles en retour de votre labeur.

À de tels hommes vous devriez dire :

"Venez avec nous aux champs ou partez en mer avec nos frères et jetez-y vos filets ;

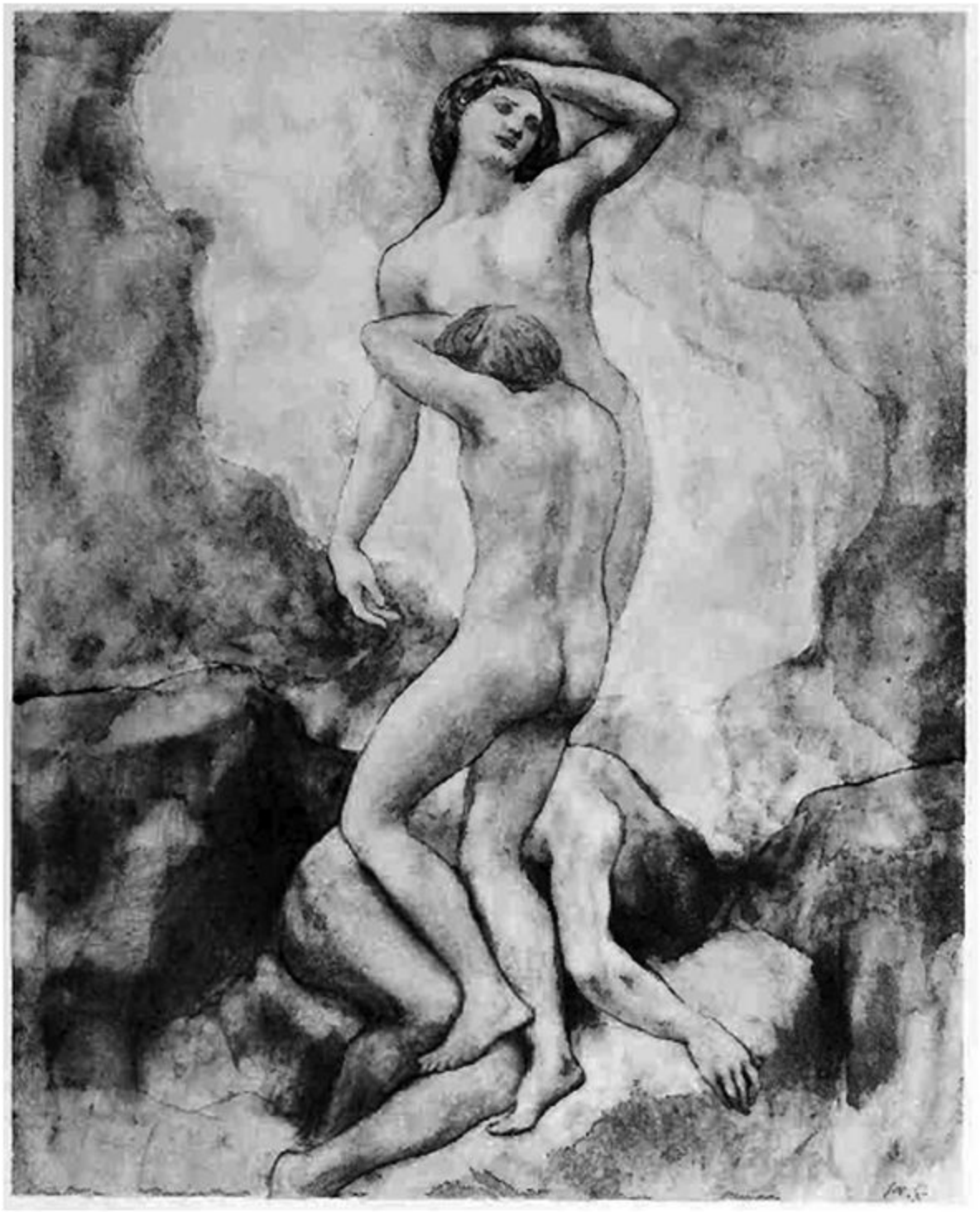
Et vous verrez que la terre et la mer seront généreuses envers vous comme elles le sont envers nous."

Approchez-vous de ces chanteurs et de ces danseurs, et arrêtez-vous un instant près de ces joueurs de flûte, achetez aussi de ce qu'ils vous offrent.

Car eux aussi cueillent des fruits et récoltent de l'encens, et bien que leurs présents soient façonnés de rêves, ils sont parures et nourritures pour l'âme.

Et avant de vous séparer sur la place du marché, veillez à ce que nul ne reparte les mains vides.

Car le maître esprit de la terre ne trouvera le repos sur les ailes du vent, tant que les besoins du plus humble parmi vous n'auront pas été assouvis. »



Puis l'un des juges de la cité s'avança et dit : « Parle-nous du Crime et du Châtiment. »

Et il répondit :

« Lorsque votre esprit erre au gré du vent,

C'est alors que, seuls et irréfléchis, vous portez préjudice à autrui et donc à vous-mêmes.

Et pour avoir causé ce tort, vous devrez alors faire appel aux bienheureux et attendre quelque peu à leur porte dédaigneuse.

Pareil à l'océan est votre moi divin.

Il restera à jamais immaculé.

Et comme l'éther, il n'invite dans les airs que les ailés.

Et à l'instar du soleil est votre moi divin.

Il ne connaît pas les galeries des taupes, ni ne recherche les nids des serpents.

Cependant, votre moi divin ne réside pas seul en vous.

Grand est ce qui est encore humain en vous, et grand aussi est ce qui n'est pas encore humain,

Ce qui n'est qu'un pygmée informe qui chancelle dans la brume en quête de son propre éveil.

Or, c'est de l'homme en vous que j'aimerais vous parler maintenant.

Car c'est lui qui connaît le crime et le châtiment du crime, et non point votre moi divin, ni ce moi-pygmée dans la brume.

Souvent je vous ai entendus parler de celui qui a fait un faux pas comme s'il n'était pas l'un des vôtres, mais un étranger parmi vous, un intrus dans

votre monde.

Mais je vous dis : “Comme les saints et les justes ne peuvent s’élever encore plus haut que ce qu’il y a de plus noble en vous,

Ainsi, les méchants et les faibles ne peuvent sombrer plus bas que ce qu’il y a de plus vil en vous.

De même que pas une seule feuille ne peut jaunir sans que l’arbre entier le sache tout en restant discret,

Ainsi, nul homme ne peut mal agir sans que vous tous le vouliez en secret.

Telle une procession, vous avancez tous ensemble vers votre moi divin.

Vous êtes à la fois le chemin et les pèlerins.

Lorsque l’un d’entre vous trébuche, il tombe pour ceux qui sont derrière en mettant en garde contre la pierre d’achoppement.

Et il tombe pour ceux qui sont devant lui, bien que, le pas ferme et rapide, ils n’aient pas pris le temps de repousser la pierre d’achoppement.”

En dépit de mes mots qui pèsent sur votre cœur, je vous dis encore :

“Celui qui a été assassiné n’est pas irresponsable d’avoir été assassiné.

Et celui qui a été volé n’est pas irréprochable d’avoir été volé.

Le bon n’est pas innocent des actes du méchant.

Et celui qui a les mains blanches ne les a pas pour autant propres dans une sale affaire.

Ainsi, l’offenseur est souvent la victime de l’offensé.

Et plus souvent encore sur le dos du condamné se décharge celui qu’on ne peut inculper et qui reste non blâmé.”

Vous ne pouvez séparer le juste de l’injuste et le bon du méchant.

Car ensemble ils se tiennent devant la face du soleil, de même que le fil blanc et le fil noir sont tissés ensemble.

Et quand le fil noir vient à se rompre, le tisserand vérifie tout le tissu et n’omet point de regarder de près le métier.

S’il en est un parmi vous qui chercherait à juger l’épouse infidèle,

Qu’il pose le cœur et l’âme de l’époux sur l’autre plateau de la balance.

Et celui qui se permettrait de fustiger l’offenseur, qu’il sonde l’esprit de l’offensé.

Et celui qui tenterait de punir au nom de la droiture et qui irait jusqu’à porter la hache dans l’arbre du mal, qu’il en examine les racines.

En vérité, il trouvera les racines du bon et du mauvais, du fécond et du stérile, toutes entrelacées dans le cœur silencieux de la terre.

Et vous, juges qui vous évertuez à être justes,

Quel jugement prononceriez-vous contre celui qui se révèle honnête dans la chair alors qu'il est voleur dans l'âme ?

Et quelle peine infligeriez-vous à celui qui tue dans la chair alors qu'il est assassiné en son âme ?

Et comment condamneriez-vous celui qui abuse de votre confiance et use de violence,

Quand il se voit blessé dans son cœur et outragé dans son honneur ?

Et comment puniriez-vous celui dont le remords est déjà plus grand que ses erreurs ?

Le remords n'est-il pas justice rendue par cette même loi dont vous êtes les fidèles serviteurs ?

Cependant, vous ne pouvez l'imposer à l'innocent, ni l'ôter du cœur du coupable ;

De lui-même le remords surgira dans la nuit, réveillant la conscience et l'invitant à se regarder dans le miroir de la vérité.

Et vous qui voudriez comprendre la justice, assurez-vous de faire toute la lumière sur tous les actes.

Alors seulement vous saurez que celui qui a la tête haute et celui qui a la tête basse ne font qu'un :

Il se tient au crépuscule, à mi-chemin entre la nuit de son moi-pygmée et le jour de son moi divin.

Et vous saurez que la pierre angulaire du temple n'est pas plus noble que la pierre la plus basse de ses fondations. »

Et un avocat demanda : « Qu'en est-il de nos Lois, maître ? »

Il répondit alors :

« Vous vous réjouissez en établissant des lois.

Les violer n'est-il pas votre plus grande joie ?

Vous êtes comme ces enfants qui, jouant sur le rivage de l'océan, s'appliquent à bâtir des châteaux de sable et s'empressent de les détruire à grands coups d'éclats de rire.

Mais alors que vous érigez vos châteaux, l'océan répand davantage de sable sur le rivage.

Et lorsque vous vous amusez à les démolir, il rit avec votre rire.

En vérité, l'océan rit toujours avec les innocents.

Qu'en est-il de ceux pour qui la vie n'est point un océan mais un roc, et pour qui les lois humaines ne sont pas des châteaux de sable mais un burin ?

Chercheraient-ils à tailler le roc de leur vie avec le burin de leurs lois afin d'en créer une sculpture à leur propre image ?

Que dire du boiteux qui hait les danseurs ?

Et que dire du bœuf qui aime son joug, estimant que daims et cerfs sont des bêtes à jamais égarées dans la forêt ?

Qu'en est-il du vieux serpent qui, ne pouvant plus rejeter sa mue, traite tous les autres d'impudiques, car il les voit nus ?

Et qu'en est-il de celui qui arrive trop tôt à la noce et s'en va alourdi par sa bedaine rebondie en qualifiant tout festin de violation de loi et tout convive de hors-la-loi ?

Que dirais-je de ceux-là, si ce n'est qu'eux aussi se tiennent dans la clarté du jour, mais le dos tourné au soleil ?

Ils ne voient que leurs ombres, et leurs ombres sont leurs lois.

Qu'est-ce que le soleil pour eux, sinon un créateur d'ombres ?

Et qu'est-ce que reconnaître les lois, si ce n'est s'incliner jusqu'à terre pour y tracer le contour de leurs ombres ?

Mais vous qui marchez face au soleil, quelles images dessinées à même la terre pourraient vous retenir ?

Et vous qui voyagez avec le vent, quelle girouette saurait diriger votre trajet ?

Quelle loi faite par l'homme se permettrait de vous attacher les mains, si vous vous libérez de votre propre joug, mais en évitant de le briser contre la porte de prison d'un homme ?

Quelles sont ces lois qui pourraient vous effrayer, si vous libérez votre corps en dansant sans pour autant aller trébucher sur les chaînes de fer d'un homme ?

Et qui oserait porter plainte contre vous, si vous vous libérez de vos habits, en prenant garde de ne pas les jeter sur le chemin d'un homme ?

Peuple d'Orphalèse, vous pouvez étouffer le son du tambour et couper les cordes de la lyre, mais qui pourrait interdire à l'alouette de chanter ? »

Puis un orateur dit : « Parle-nous de la Liberté. »

Et il répondit :

« À la porte de la cité et au coin du feu dans vos foyers, je vous ai vus vous prosterner et adorer votre propre liberté,

Comme des esclaves qui, devant un tyran, s'humilient et, bien qu'il les terrasse, le glorifient.

Dans le jardin du temple et dans l'ombre de la citadelle, j'ai vu les plus libres d'entre vous porter leur liberté comme un boulet à traîner.

Et en moi mon cœur saignait ; car vous ne pourrez être libres que si le désir même de quérir la liberté devient votre propre harnais, et si vous cessez d'en parler comme d'un but à atteindre et d'une fin en soi.

Vous ne serez réellement libres tant que vos jours ne seront pas chargés de soucis et que l'indigence et la souffrance ne pèseront pas sur vos nuits.

Lorsque votre vie sera ceinte de ces contraintes, dès lors au-dessus d'elles vous vous élèverez, nus et déliés.

Et comment pourriez-vous vous élever au-dessus de vos jours et de vos nuits, si vous ne brisiez pas les chaînes que vous avez vous-mêmes, à l'aube de votre compréhension, attachées autour de votre midi ?

En vérité, ce que vous appelez liberté est la plus solide de ces chaînes, même si ses maillons qui brillent au soleil éblouissent vos yeux.

Et qu'est-ce que la liberté, sinon des fragments de vous-mêmes que vous cherchez à écarter ?

Si vous croyez que pour être libre il suffit d'abolir une loi injuste, dites-vous que cette loi a été inscrite de votre propre main sur votre propre front.

Vous ne pouvez l'effacer en brûlant tous vos livres de lois, ni en lavant les fronts de vos juges, dussiez-vous y déverser la mer entière.

Et si vous pensez qu'en détrônant un despote vous retrouverez votre liberté, voyez d'abord si son trône érigé en vous-mêmes est bel et bien détruit.

Car comment un tyran pourrait-il dominer des sujets libres et fiers, s'il n'existait pas déjà de la tyrannie dans leur propre liberté et de la honte dans leur propre fierté ?

Si être libre pour vous c'est pouvoir chasser vos soucis ou dissiper vos craintes,

Sachez que vous-mêmes avez choisi vos soucis avant que vous ne les ayez subis, et que le siège de votre frayeur est dans votre cœur et non point dans la main de celui qui vous fait peur.

En vérité, tout se meut en vous en une constante semi-étreinte : ce qui vous réjouit et ce qui vous terrifie, ce que vous haïssez et ce que vous chérissez, ce que vous désirez saisir et ce que vous cherchez à fuir.

Vos actes sont des jeux d'ombres et de lumières en couples enlacés.

Toute ombre se fond et meurt à l'arrivée d'une lumière, et toute lumière qui s'attarde derrière ses lisières devient alors une ombre pour une autre lumière.

Ainsi en est-il de votre liberté qui, dès lors qu'elle se désenchaîne, devient elle-même les chaînes d'une plus grande liberté. »

Et la prêtresse reprit la parole et dit : « Parle-nous de la Raison et de la Passion. »

Il répondit alors :

« Votre âme est souvent le théâtre de combats où le jugement de votre raison livre bataille contre l'appétit de votre passion.

Si seulement je pouvais pacifier les éléments de votre âme, métamorphosant ainsi leur discorde et leur rivalité en mélodie et unité.

Mais comment le pourrais-je, si vous-mêmes ne pacifiiez votre âme, mais encore si vous n'éprouviez de l'amour envers chacun de ses éléments ?

Votre raison et votre passion sont le gouvernail et les voiles de votre âme navigante.

Si votre gouvernail venait à se briser ou vos voiles à se déchirer, vous ne seriez qu'un navire emporté au gré des vents et des courants ou à jamais ancré entre ciel et mer.

Car si la raison règne seule, elle bride tout élan ; et si la passion est livrée à elle-même, elle s'embrase et se consume tout feu tout flamme jusqu'à ce qu'elle se réduise en cendres.

Que votre âme exalte donc votre raison à la hauteur de votre passion afin qu'elle puisse chanter ;

Et qu'elle dirige avec raison votre passion, afin que celle-ci puisse vivre chaque jour sa propre résurrection et, tel le phénix, renaître de ses propres cendres.

Ô combien j'aimerais vous voir traiter votre bon sens et votre appétence, comme vous le feriez dans votre foyer pour deux convives bien-aimés !

Certes, vous veillerez à ne pas faire plus honneur à l'un qu'à l'autre. Car préférer l'un à l'autre, c'est perdre l'amour et la confiance des deux.

Lorsque au cœur des collines, vous êtes assis à l'ombre fraîche des peupliers blancs, partageant la paix et la sérénité des champs et des prés, que votre cœur dise en silence : "Dieu se repose dans la raison."

Et quand l'orage menace, que le vent impétueux ébranle les arbres et que les tonnerres et les éclairs proclament la majesté du ciel, dès lors laissez votre cœur dire avec une crainte révérencielle : "Dieu se meut dans la passion."

Et comme vous êtes un souffle dans la sphère de Dieu et une feuille dans la forêt de Dieu, vous aussi vous devriez vous ressourcer dans la raison et vous élancer dans la passion. »

Alors dit une femme : « Parle-nous de la Douleur ? »

Et il répondit :

« Votre douleur est cette brisure de la coquille qui enclôt votre compréhension.

Et comme le noyau du fruit doit se briser afin que le cœur puisse mûrir au soleil, ainsi devez-vous connaître la douleur.

Si vous pouviez maintenir votre cœur émerveillé devant les miracles quotidiens de votre vie, votre douleur vous paraîtrait aussi merveilleuse que votre joie ;

Et vous accepteriez les saisons qui animent votre cœur, comme vous avez de tout temps accepté les quatre saisons qui traversent vos champs.

Et enfin vous sauriez comment veiller d'un œil serein tout au long des hivers de vos chagrins.

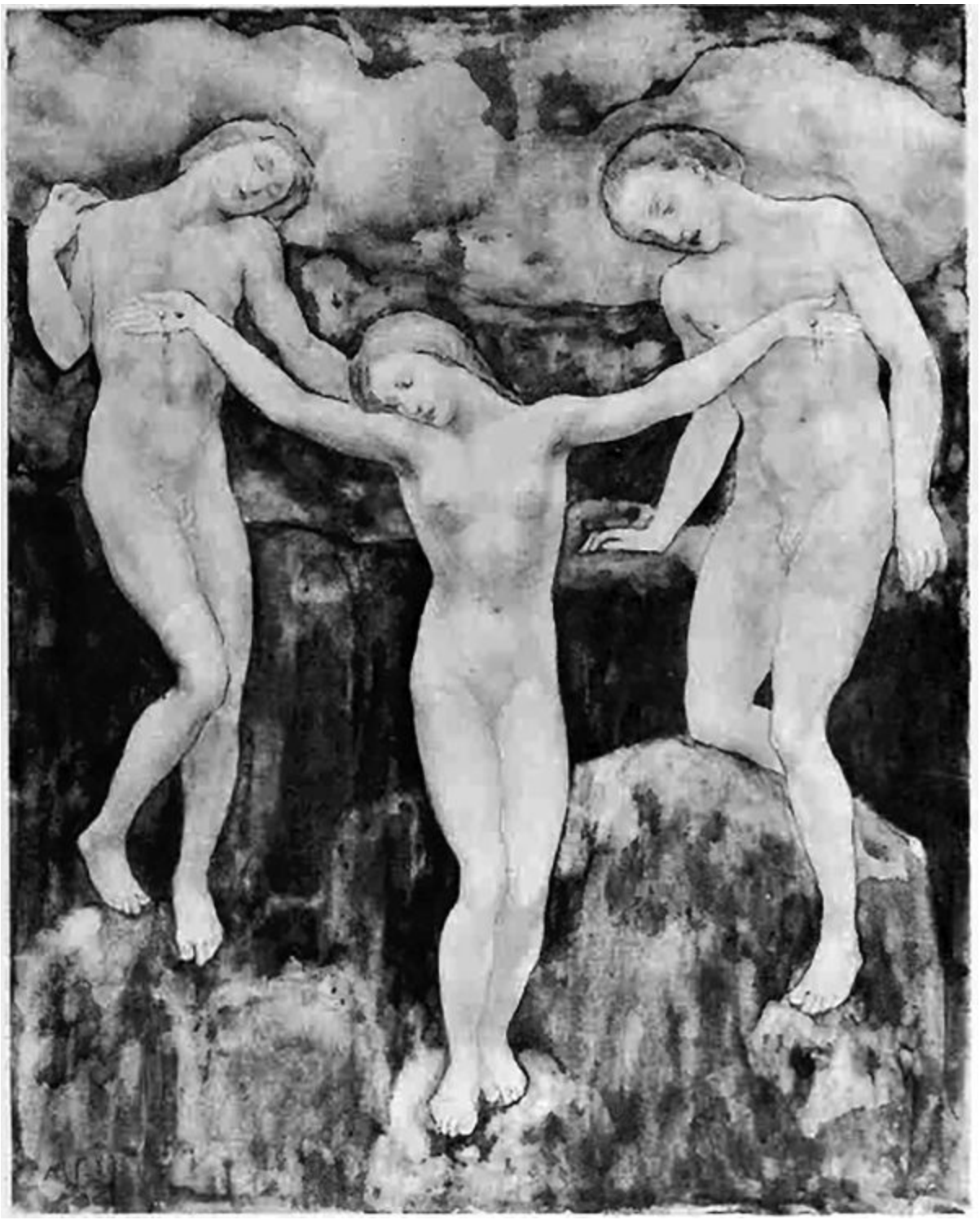
Une grande part de votre douleur est choisie par vous-mêmes.

La douleur n'est-elle pas cette potion amère que prescrit le médecin en vous pour guérir votre moi malade ?

Ayez confiance en ce médecin, et buvez donc sa potion en silence et en toute quiétude,

Car bien que sa main soit rude et lourde, elle est guidée par la tendre main de l'Invisible.

Et même si la coupe d'argile qu'il vous tend vous brûle les lèvres, sachez que le Potier l'a humectée de Ses larmes sacrées. »



Puis un homme dit : « Parle-nous de la Connaissance de Soi. »

Et il répondit :

« Votre cœur connaît en silence les secrets des jours et des nuits.

Mais vos oreilles ont soif d'entendre la résonance de cette connaissance enfouie dans votre cœur.

Vous voudriez connaître en paroles ce que vous avez toujours connu en pensée.

Et vous aimeriez toucher du doigt le corps nu de vos rêves.

Et il est bon qu'il en soit ainsi.

La source cachée de votre âme doit fuser puis ruisseler en murmurant vers la mer ;

Et les trésors de vos profondeurs infinies pourraient se révéler à vos yeux.

Mais ce n'est point avec une balance que vous pouvez estimer votre trésor inconnu,

Ni avec une perche ou une sonde que vous parvenez à explorer le fond de votre connaissance.

Car le moi est une mer sans limite, ni mesure.

Ne dites pas : "J'ai trouvé la vérité", mais plutôt : "J'ai trouvé une vérité."

Ne dites pas : "J'ai trouvé le chemin de l'âme." Dites plutôt : "J'ai rencontré l'âme marchant sur mon chemin."

Car l'âme passe par tous les chemins.

Elle ne va pas en droite ligne, ni ne croît comme un roseau.

Elle se déploie plutôt, tel un lotus aux innombrables pétales. »

Alors dit un maître : « Parle-nous de l'Enseignement. »

Et il répondit :

« Nul homme ne peut vous révéler quoi que ce soit qui ne sommeille déjà dans l'aube de votre connaissance.

Le maître qui marche à l'ombre du temple, parmi ses disciples, ne donne pas de sa sagesse mais plutôt de sa foi et de sa tendresse.

Et s'il est vraiment sage, il ne vous invitera pas à entrer dans le logis de la sagesse, mais il vous guidera jusqu'au seuil de votre esprit.

L'astronome peut vous parler de sa propre compréhension de l'espace, mais non point vous la donner.

Le musicien peut vous chanter le rythme qui palpite dans tout espace, mais il ne pourrait vous donner l'oreille qui saisit le rythme, ni la voix qui lui fait écho.

Et celui qui est versé dans la science des nombres peut vous parler du monde des poids et mesures, mais ne saurait vous y conduire.

Car la vision d'un homme ne prête pas ses ailes à un autre homme.

Et comme chacun de vous se tient seul dans le savoir de Dieu, ainsi chacun de vous doit rester seul dans sa connaissance de Dieu et dans sa compréhension du monde. »

Et un jeune dit : « Parle-nous de l'Amitié. »

Il répondit alors :

« Votre ami est la réponse à vos besoins.

Il est votre champ dont les semailles sont amour et la moisson, reconnaissance.

Au foyer de votre ami, votre couvert est toujours mis et auprès de sa cheminée, il y a toujours une place pour vous réchauffer.

Car vous venez à lui avec votre faim et vous le recherchez pour la paix.

Quand votre ami vous confie ses pensées, ne craignez pas de le critiquer et ne vous retenez pas de l'encourager.

Et lorsqu'il ne dit mot, que votre cœur ne cesse d'écouter ce qui palpite dans son cœur.

Car en amitié toute pensée, envie et attente naissent muettes et se partagent avec une joie discrète.

Quand vous devez vous séparer de votre ami, que l'heure des adieux ne vous afflige guère ;

Car ce que vous aimez le plus en sa présence pourra vous paraître plus limpide en son absence. Le sommet n'est-il pas plus visible de la plaine pour celui qui gravit la colline ?

Il n'est de but dans l'amitié, si ce n'est l'approfondissement de l'esprit.

Car l'amour qui n'aspire pas à révéler son propre mystère n'est point amour, mais un filet jeté sur une prise de futilités.

Que le meilleur de vous-mêmes soit pour votre ami.

S’il doit connaître le reflux de votre marée, qu’il en connaisse aussi le flux.

À quoi bon un ami auquel vous ne feriez appel que pour tuer le temps ?

Recherchez plutôt sa compagnie pour des heures pleines de vie.

Car il lui appartient de combler votre besoin mais non point votre vide.

Et dans la douceur de l’amitié, qu’il y ait rire et partage de plaisirs.

Car dans la rosée des petites choses, le cœur retrouve son petit matin et ainsi il s’en trouve rafraîchi. »

Alors un homme de lettres demanda : « Qu'est la Parole ? »

Et il répondit :

« Vous parlez quand vous cessez d'être en paix avec vos pensées.

Et lorsque vous vous lassez d'habiter la solitude de votre cœur, vous allez vivre sur vos lèvres ; ainsi les sons qui s'en échappent vous serviront de divertissement et de passe-temps.

Et souvent vous noyez la moitié de vos pensées sous les flots de vos paroles.

Or, la pensée est un oiseau d'espace qui pourrait déployer ses ailes dans une cage de mots, mais ne saurait s'envoler.

Certains d'entre vous recherchent les bavards par crainte de rester seuls.

Le silence de leur solitude révèle à leurs yeux la nudité de leur être, ils préfèrent alors le fuir.

Et d'autres parmi vous parlent et, sans le savoir, ni le prévoir, de leur bouche sort une vérité dont ils ignorent la portée.

Il en est aussi qui portent la vérité en eux-mêmes et la transmettent sans passer par la parole.

C'est en leur sein que se love l'esprit en silence rythmé.

Lorsque vous rencontrez un ami au bord de la route ou sur la place du marché, que l'esprit en vous anime vos lèvres et inspire votre langue,

Et que la voix en votre voix parle à l'oreille de son oreille ;

Ainsi, son âme garde la vérité de votre cœur comme le palais se souvient du bouquet du vin,

Même si sa couleur est oubliée, même si la coupe n'est plus. »

Et un astronome demanda : « Qu'en est-il du Temps ? »

Il répondit alors :

« Vous voudriez mesurer ce qui dépasse toute mesure et ne se laisse mesurer : le temps.

Vous aimeriez régler votre ligne de conduite mais encore diriger le cours de votre esprit au rythme des heures et des saisons.

Et vous souhaiteriez faire du temps une rivière pour vous asseoir sur sa rive et la regarder couler.

Cependant, ce qui en vous est étranger au temps sait que la vie échappe au temps,

Et qu'hier n'est autre que la mémoire d'aujourd'hui, et que le rêve d'aujourd'hui est demain.

Et il sait que ce qui chante et contemple en vous vit toujours à l'intérieur des frontières de cet instant primal qui éparpilla les étoiles dans l'espace.

Qui parmi vous ne sent que la force de son amour est sans limite ?

Et pourtant qui ne sent que ce même amour, bien qu'illimité, est enclos au centre de son être, ne pouvant ainsi se mouvoir d'une pensée d'amour à une autre pensée d'amour, ni d'actes d'amour à d'autres actes d'amour ?

Le temps n'est-il pas comme l'amour qui ne se laisse diviser et ignore l'espace ?

Mais si dans votre pensée vous devez mesurer le temps en saisons, que chaque saison enlace toutes les autres.

Que chaque jour embrasse le passé avec souvenance, et le futur avec désirance. »

Puis l'un des anciens de la cité dit : « Parle-nous du Bien et du Mal. »

Et il répondit :

« Du bien en vous je peux vous parler mais non du mal.

Car qu'est-ce que le mal, sinon le bien torturé par sa faim et sa soif ?

En vérité, le bien ira jusqu'à fouiller le fond ténébreux des cavernes, s'il faut calmer sa faim ; et s'il faut étancher sa soif, il ira jusqu'à boire dans l'eau qui croupit au fond d'une mare.

Vous êtes bons lorsque vous ne faites qu'un avec vous-mêmes,

Sinon, vous n'êtes pas mauvais pour autant.

Car si votre foyer est désuni, il n'est pas un repaire de brigands mais seulement un foyer désuni.

Et votre navire sans gouvernail, au milieu des écueils, peut être à la merci du vent et des courants sans qu'il sombre pour autant.

Vous êtes bons, si vous vous dévouez pour donner de vous-mêmes ;

Cependant vous n'êtes pas mauvais, si vous en tirez profit pour vous-mêmes.

Car lorsque vous vous démenez pour réaliser un gain, vous êtes semblables à cette racine qui s'agrippe à la terre et se nourrit à son sein.

Certes, le fruit n'ose point dire à la racine : "Sois comme moi, mûre et juteuse, toujours généreuse."

Car de même qu'il est nécessaire au fruit de se donner, il est nécessaire à la racine de recevoir.

Vous êtes bons lorsque vous parlez avec un esprit en plein éveil.

Pourtant vous n'êtes pas mauvais, quand vous marmonnez en plein sommeil.

Et n'est-ce pas à mesure de balbutier que la langue finit par se fortifier ?

Vous êtes bons lorsque vous marchez d'un pas hardi et décidé vers un but que vous vous êtes fixé.

Pourtant vous n'êtes pas mauvais, si vous y allez en clochant du pied.

Car même ceux qui boitent ne marchent pas à reculons.

Mais vous qui jouissez d'une saine membrure et d'une leste allure, gardez-vous de claudiquer devant les infirmes, en croyant ainsi leur montrer de la sympathie.

Ainsi, vous êtes bons de mille et une façons, et vous n'êtes pas mauvais du seul fait de n'être pas bons ;

Vous vous plaisez seulement à paresser et traînasser.

Il est regrettable que les cerfs ne puissent enseigner aux tortues ce qu'est la vélocité.

Dans votre désir de parvenir à votre moi géant repose le bien en vous, et ce désir réside en chacun de vous.

Mais chez certains ce désir est un torrent qui, dévalant vers la mer, charrie les secrets des collines et les chants des forêts.

Et chez d'autres il n'est qu'un cours d'eau d'un calme plat qui se perd en méandres et recoins et s'attarde à atteindre le rivage.

Mais que celui qui désire grand ne dise pas à celui qui désire peu : "Pourquoi es-tu si lent et pourquoi t'arrêtes-tu si souvent ?"

Car celui qui est véritablement bon ne demande pas à celui qui est dénudé : "Où sont donc tes habits ?" Ni à celui qui est sans-logis : "Qu'est devenue ta maison ?" »

Alors une autre prêtresse dit : « Parle-nous de la Prière. »

Et il répondit :

« Vous priez dès lors que vous êtes dans un grand dénuement et en plein désarroi ; puissiez-vous prier aussi lorsque la fortune vous sourit et que vous êtes ivres de joie !

Qu'est-ce que prier, si ce n'est l'expansion de votre être dans l'éther vivant ?

Si c'est pour vous soulager que vous déversiez vos ténèbres dans l'espace, vous aurez plus grand plaisir à y déverser à flot l'aube de votre cœur.

Et si l'appel de votre âme à la prière est synonyme d'invitation aux larmes, votre âme doit alors vous éperonner les yeux encore et encore, en dépit de vos pleurs, jusqu'à ce que vous vous y rendiez, le sourire aux lèvres.

Lorsque vous priez, vous vous élevez dans les airs à la rencontre de tous ceux qui prient à la même heure, alors que vous ne les auriez rencontrés ailleurs qu'en prière.

Que votre visite à ce temple invisible ne soit donc que pour l'extase et la douce communion.

Car si vous devez entrer en ce temple dans le seul but de quémander, alors vous ne recevrez rien.

Et si c'est pour vous humilier, vous ne serez jamais relevés.

Ou même si c'est à dessein d'implorer en faveur d'autrui, vous ne serez point exaucés.

Heureux sont ceux qui ne cherchent qu'à entrer dans ce temple invisible.

Je ne puis vous apprendre à prier avec des mots.

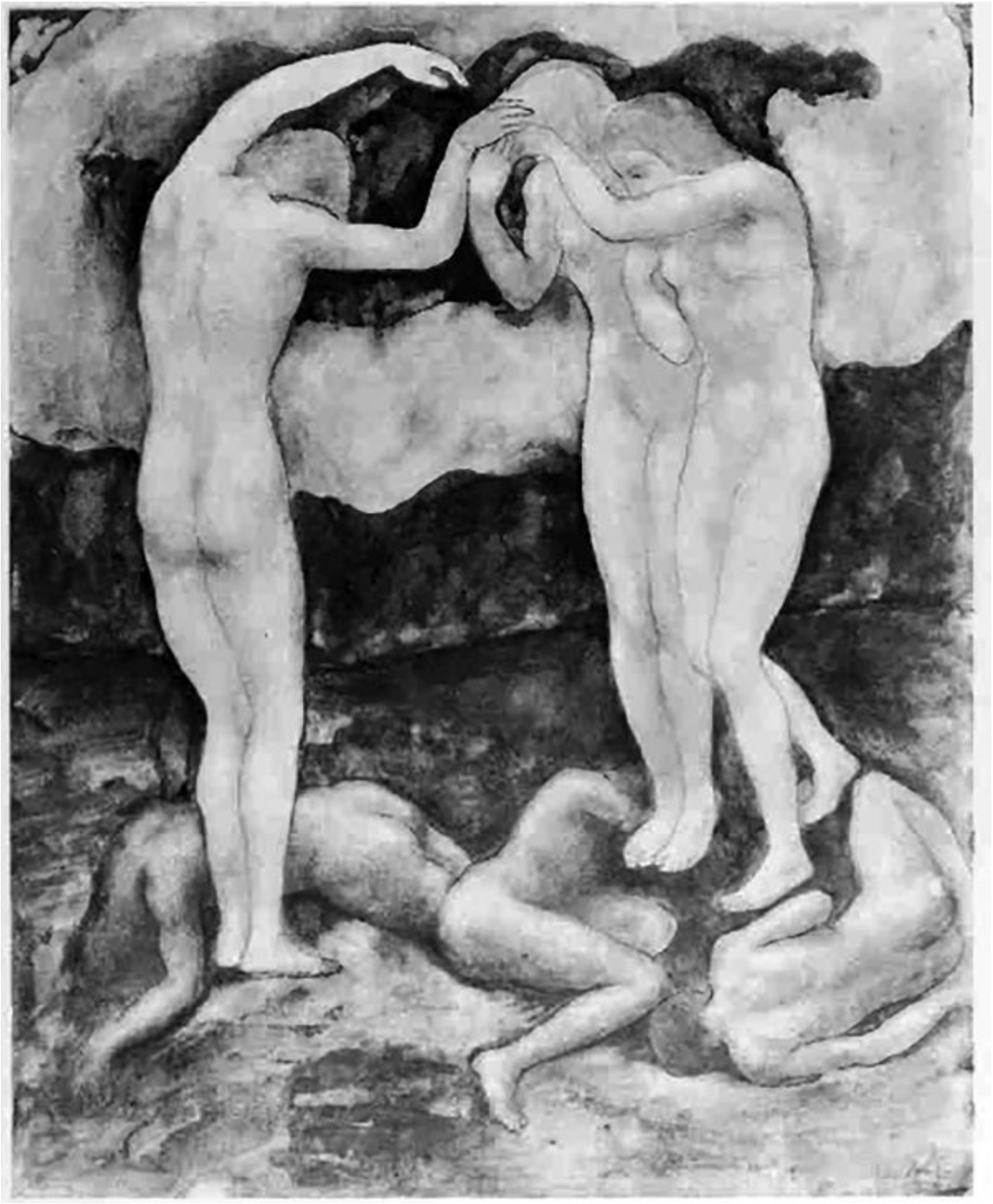
Car Dieu ne prête point l'oreille aux mots que vous Lui susurrez, Il écoute plutôt ceux qu'Il souffle Lui-même jusqu'à vos lèvres.

Et je ne puis vous enseigner les prières des mers, ni celles des forêts et des montagnes.

Mais vous qui êtes fruits des entrailles des montagnes, des forêts et des mers, vous pouvez entendre leurs prières résonner dans votre cœur.

Tendez-leur seulement l'oreille dans la quiétude de la nuit, et vous les entendrez dire en silence :

"Notre Dieu, qui es notre moi ailé, c'est ta volonté en nous qui veut.



C’est ton désir en nous qui désire.

Et c’est ton élan en nous qui voudrait métamorphoser nos nuits, qui sont tiennes, en jours qui sont tiens aussi.

Nous ne pouvons rien t’implorer, car tu connais nos besoins avant même qu’ils ne naissent en nous.

Tu es notre besoin ; et en nous donnant plus de toi-même, tu nous donnes tout.” »

Puis un ermite, qui ne visitait la cité qu'une fois l'an, s'approcha de la foule et dit : « Parle-nous du Plaisir. »

Et il répondit :

« Le plaisir est chant de liberté,
Mais il n'est pas la liberté.
Il est la floraison de vos désirs,
Mais il n'en est pas le fruit.
Il est une profondeur qui appelle une hauteur,
Mais il n'est ni le nadir ni le zénith.
Il est celui qui brise sa cage pour prendre son vol,
Mais il n'est pas l'espace qui l'encercle.
En vérité, le plaisir est chant de liberté.

J'aimerais bien vous voir le chanter de tout votre cœur. Mais je ne vous souhaiterais point d'y perdre le cœur.

Parmi vos jeunes, certains recherchent le plaisir comme s'il était tout dans la vie. Et vous les jugez et les corrigez.

Je ne chercherais point à les juger et encore moins à les corriger. Je les inviterais plutôt à aller plus loin dans leur quête.

Car ils trouveront le plaisir mais sauront qu'il n'est point seul.

Sept sont ses sœurs, et la moindre d'entre elles est plus belle que le plaisir.

N'avez-vous pas entendu parler de cet homme qui, creusant la terre à la recherche de racines, a découvert un trésor ?

Parmi vos anciens, certains se remémorent leurs plaisirs avec regret, comme si c'étaient des erreurs commises sous l'empire de l'ivresse.

Mais le regret ne punit pas l'esprit, il l'assombrit.

Ils devraient s'en souvenir avec gratitude, comme ils le feraient pour une moisson d'été.

Et s'ils sont apaisés dans leurs remords, laissez-leur ce réconfort.

Et il en est parmi vous qui ne sont plus assez jeunes pour la recherche et pas encore assez vieux pour la souvenance.

Ayant peur de quérir et de se souvenir, ils fuient tout plaisir, par crainte de négliger l'esprit ou de l'offenser.

Et comme ils se plaisent à s'abstenir, n'est-ce pas là leur propre plaisir ?

Ainsi trouveront-ils, eux aussi, un trésor alors qu'ils déterrent des racines avec leurs mains tremblantes.

Mais, dites-moi, qui pourrait offenser l'esprit ?

Le rossignol viole-t-il la sérénité de la nuit ou la luciole défie-t-elle les étoiles ?

Vos feux et vos fumées pèsent-ils si lourd sur les ailes du vent ?

Pensez-vous que l'esprit est un bassin d'eau dormante que vous pouvez troubler avec un bâton ?

Souvent, en vous privant du plaisir, vous ne faites qu'engranger le désir dans les recoins de votre être.

Qui sait si ce qui semble être refoulé aujourd'hui n'est pas en attente de demain ?

Même votre corps connaît le legs de son passé et la légitimité de ses besoins et jamais n'acceptera d'être frustré.

Votre corps est la harpe de votre âme,

Il vous appartient d'en tirer des notes dissonantes ou une douce mélodie.

Et maintenant vous vous demandez en votre cœur : "Comment distinguer dans le plaisir ce qui est bon de ce qui ne l'est point ?"

Allez donc apprendre dans vos champs et vos jardins ce qu'est le plaisir de l'abeille de butiner le miel de la fleur,

Mais aussi le plaisir de la fleur de livrer son miel à l'abeille.

Car pour l'abeille une fleur est fontaine de vie,

Et pour la fleur une abeille est messagère d'amour.

Et pour les deux, abeille et fleur, donner et recevoir du plaisir sont un besoin et une extase.

Peuple d'Orphalèse, soyez dans la ronde de vos plaisirs à l'image des fleurs et des abeilles. »

Et un poète dit : « Parle-nous de la Beauté. »

Il répondit alors :

« Où chercher la beauté et comment la trouver à moins qu'elle ne soit elle-même votre chemin et votre guide ?

Et comment pouvez-vous parler d'elle, sauf si elle tisse la trame de vos paroles ?

Ceux qui sont envahis d'affliction disent : "La beauté est aimable et agréable ;

Telle une jeune mère un peu intimidée par sa gloire, elle chemine parmi nous."

Et ceux qui sont épris de passion d'infirmer : "Non, la beauté est chose puissante et terrifiante ;

Comme un ouragan qui, ébranlant terre et ciel, nous fait tressaillir de pied en cap."

Ceux qui réclament le repos disent : "La beauté souffle dans notre esprit de doux chuchotis.

Et sa voix se plie à nos silences, pareille à une faible lueur qui vacille par peur de l'ombre."

Et ceux qui s'affairent sans repos d'objecter : "Nous avons entendu la beauté crier dans les montagnes ;

Et à sa voix se mêlaient des martèlements de sabots, des battements d'ailes et des rugissements de lions."

La nuit, les veilleurs de la cité disent : “La beauté surgira avec l’aurore par-delà le levant.”

Et à midi, les travailleurs et les voyageurs de rétorquer : “Nous l’avons vue se pencher sur la terre par-delà les fenêtres du couchant.”

Dans leur étau de neige, les montagnards disent : “La beauté viendra avec le printemps gambader dans les collines.”

Et dans les ardeurs de l’été, les moissonneurs de soupirer : “Nous l’avons vue valser avec les feuilles d’automne, les cheveux perlés de neige.”

Voilà tout ce que vous avez dit de la beauté.

Mais, en vérité, ce n’est pas d’elle que vous parliez mais de vos besoins inassouvis.

La beauté n’est pas un besoin mais une extase.

Elle n’est une bouche assoiffée, ni une main tendue,

Mais un cœur embrasé et une âme grisée.

Elle n’est pas l’image que vous voudriez voir, ni le chant que vous aimeriez entendre.

C’est plutôt un chant que vous ne cesserez d’entendre, les oreilles bouchées et une image que vous continuerez à voir, les yeux fermés.

Elle n’est pas la sève sous l’écorce ridée, ni une aile rattachée à une griffe acérée.

C’est plutôt un jardin toujours en fleurs et une nuée d’anges toujours en vol.

Peuple d’Orphalèse, la beauté est la vie quand la vie dévoile sa sainte face.

Mais vous êtes la vie et vous êtes le voile.

La beauté est l’éternité qui se contemple dans un miroir.

Mais vous êtes l’éternité et vous êtes le miroir. »

Puis un vieux prêtre dit : « Parle-nous de la Religion. »

Et il répondit :

« Ai-je parlé d'autre chose aujourd'hui ?

La religion n'est-elle pas toute action et toute réflexion,

Et tout ce qui n'est ni action ni réflexion, mais émerveillement et surprise en perpétuel jaillissement dans votre âme, même si vos mains sont occupées à tailler la pierre ou à tisser sur le métier ?

Qui peut séparer sa foi de ses fonctions ou sa croyance de ses occupations ?

Qui peut étaler ses heures devant lui en disant : "Celles-ci, je les consacre à Dieu et celles-là, je les réserve pour moi ; ceci est pour mon âme et cela pour mon corps." ?

En vérité, toutes vos heures sont des ailes qui, battant l'air, traversent l'espace entre soi et soi.

Celui qui se vêt de sa moralité comme d'un costume d'apparat ferait mieux de s'afficher le corps dénudé.

Ni le vent ni le soleil ne feront d'accrocs dans sa peau.

Et celui qui règle sa conduite selon une éthique met en cage son oiseau chanteur.

Le chant le plus libre ne passe point à travers les barreaux et les fils de fer.

Quant à celui qui fait de son culte une fenêtre tantôt ouverte et tantôt fermée, il n'a pas encore visité le logis de son âme dont les fenêtres restent ouvertes de l'aurore à l'aurore.

Votre vie quotidienne est votre temple et votre religion.

Lorsque vous y entrez, prenez avec vous tout ce qui est vôtre.

Outre la charrue et la forge, prenez avec vous le maillet et le luth,

Et tout ce que vous avez façonné par nécessité ou par plaisir.

Car en méditation vous ne pouvez vous élever au-dessus de vos exploits, ni tomber plus bas que vos échecs.

Et tâchez d'emmener avec vous tout le monde,

Car en adoration vous ne saurez voler plus haut que leurs espoirs, ni vous humilier plus bas que leurs désespoirs.

Et si vous voulez connaître Dieu, n'agissez pas en tant que déchiffreur d'énigmes.

Regardez plutôt autour de vous et vous Le verrez jouant avec vos enfants.

Regardez vers l'espace, et vous Le verrez marchant dans les nuées, étendant les bras dans les éclairs et descendant dans la pluie.

Vous Le verrez sourire dans les fleurs, puis Se relever pour vous faire signe de Ses mains dans les arbres. »

Alors Al-Mitra reprit la parole et dit : « À présent, nous aimerions t'interroger sur la Mort. »

Et il répondit :

« Vous voudriez percer le secret de la mort,

Mais comment y parvenir sans aller le chercher au cœur même de la vie ?

Le hibou, aux yeux destinés à la nuit et aveugles au jour, ne peut dévoiler le mystère de la lumière.

Si vous voulez vraiment apercevoir l'esprit de la mort, ouvrez grand votre cœur au corps de la vie.

Car la vie et la mort ne font qu'un, comme ne font qu'un la rivière et la mer.

Dans les profondeurs de vos espoirs et de vos désirs sommeille votre silencieuse connaissance de l'au-delà ;

De même que la semence rêve sous la neige, votre cœur rêve du printemps.

Ayez confiance en vos rêves, car en eux se cache le portail de l'éternité.

Votre effroi face à la mort n'est que le tremblement de ce berger devant le roi qui s'apprête à poser la main sur lui en signe d'honneur.

Or, le berger, hormis son tremblement, ne se réjouit-il pas de recevoir l'insigne du roi ?

Et pourtant n'est-il pas encore plus conscient de son tremblement ?

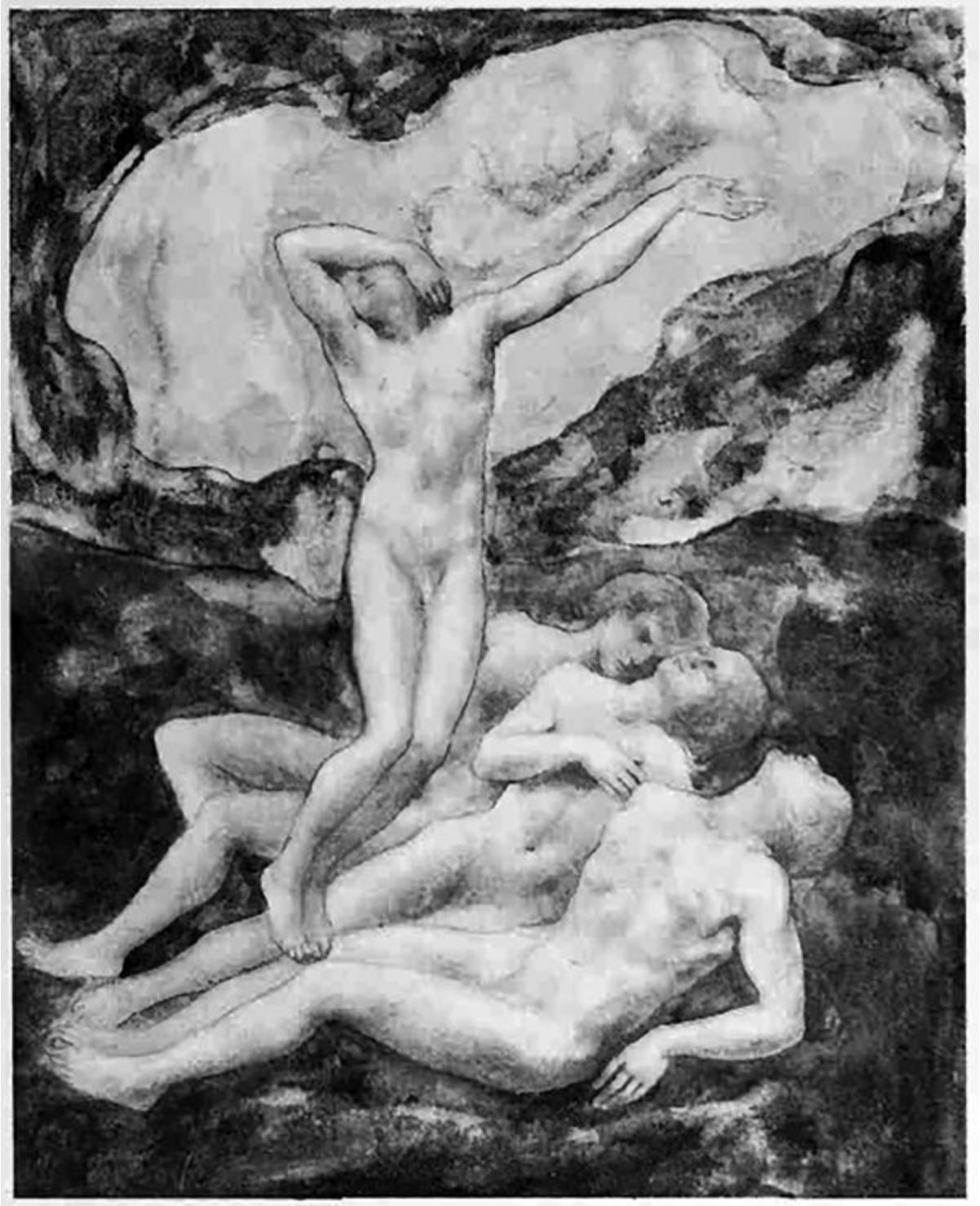
Qu'est-ce donc que mourir, sinon s'offrir nu au vent et se fondre dans le soleil ?

Et cesser de respirer, n'est-ce pas libérer le souffle de ses impatientes marées, afin de s'élever sans le poids de la chair et de s'exhaler à la recherche de Dieu ?

Quand vous aurez bu à la rivière du silence, vous pourrez véritablement chanter.

Et lorsque vous aurez atteint le sommet de la montagne, vous commencerez alors à monter.

Et dès lors que la terre aura réclamé votre corps, vous saurez enfin danser. »



Alors vint le soir.

Et Al-Mitra, la devineresse, dit :

« Bénis soient ce jour et ce lieu, et béni soit ton esprit qui a parlé. »

Et il répondit : « Était-ce moi qui parlais ? N'étais-je pas aussi de ceux qui écoutaient ? »

Puis il descendit les marches du Temple, et tout le peuple le suivit. Il monta à bord de son vaisseau et se tint sur le pont.

Puis il fixa à nouveau le peuple et d'une voix forte il dit :

« Peuple d'Orphalèse, le vent m'enjoint de partir.

Ma hâte est moins fougueuse que celle du vent, et pourtant je dois partir.

Nous, les errants, en quête perpétuelle du chemin le plus solitaire, jamais nous ne commençons une nouvelle journée là où la veille s'est terminée ; et jamais le soleil à son lever ne peut nous retrouver là où il nous a laissés à son coucher.

Même pendant que la terre sommeille, nous poursuivons notre voyage.

Nous sommes les graines de la plante tenace, et lorsque notre cœur parviendra à sa maturité et à sa plénitude, nous serons livrés aux mains du vent qui nous sèmeront à la volée.

Brefs ont été mes jours parmi vous, et plus brèves encore mes paroles.

Mais si ma voix vient à s'éteindre dans vos oreilles et mon amour à s'évanouir dans votre mémoire, alors certes je reviendrai ;

Et c'est avec un cœur plus enrichi et des lèvres encore plus offertes à l'esprit que je parlerai.

Oui, avec la marée haute je reviendrai ;

La mort dût-elle me dissimuler et le suprême silence m'ensevelir, à nouveau je solliciterai votre compréhension.

Et ce ne sera pas en vain.

S'il est quelque chose de vrai dans tout ce que je disais, cette vérité reviendra se révéler par une voix plus claire et par des mots plus proches de vos pensées.

Je pars avec le vent, peuple d'Orphalèse, mais je ne sombre point dans le vide.

Et si ce jour n'est pas l'assouvissement de vos attentes, ni de mon amour, qu'il soit du moins une promesse pour un autre jour.

Les attentes de l'homme changent mais point son amour, ni son désir de voir son amour combler ses attentes.

Sachez donc que du silence suprême je reviendrai.

La brume qui déambule à l'aube, ne laissant que rosée dans les champs, prendra de la hauteur et se rassemblera en nuage, pour ensuite retomber en pluie.

Et je n'ai point été différent de la brume.

Dans la quiétude de la nuit j'ai marché dans vos rues, et mon esprit a visité vos maisons,

Et les battements de vos cœurs retentissaient dans mon cœur, et votre souffle effleurait mon visage. Et je vous ai tous connus.

J'ai connu vos joies et vos peines ; et dans votre sommeil, vos rêves étaient mes rêves.

Et souvent j'étais parmi vous, tel un lac au cœur des montagnes.

Je mirais la crête de vos sommets et la courbure de vos versants, et même les volées de vos désirs et de vos pensées.

Et dans mon silence venaient s'écouler, en ruisselets, les rires de vos enfants et en rivières, les ardents désirs de vos jeunes gens.

Et lorsqu'ils parvenaient au tréfonds de mon lac, ruisselets et rivières ne cessaient pourtant pas de chanter.

Mais il est quelque chose, d'encore plus suave que les rires et plus grandiose que les ardents désirs, qui venait à moi.

C'était l'illimité en vous,

Cet immense humain en qui vous n'êtes tous que cellules et nerfs ;

Et dans sa mélopée, tous vos chants ne sont que muette pulsation.

Mais c'est dans cet immense humain que vous êtes géants,

Et c'est en le voyant que je vous ai vus et que je vous ai aimés.

Car quelles distances l'amour peut-il parcourir qui ne soient contenues dans cette sphère géante ?

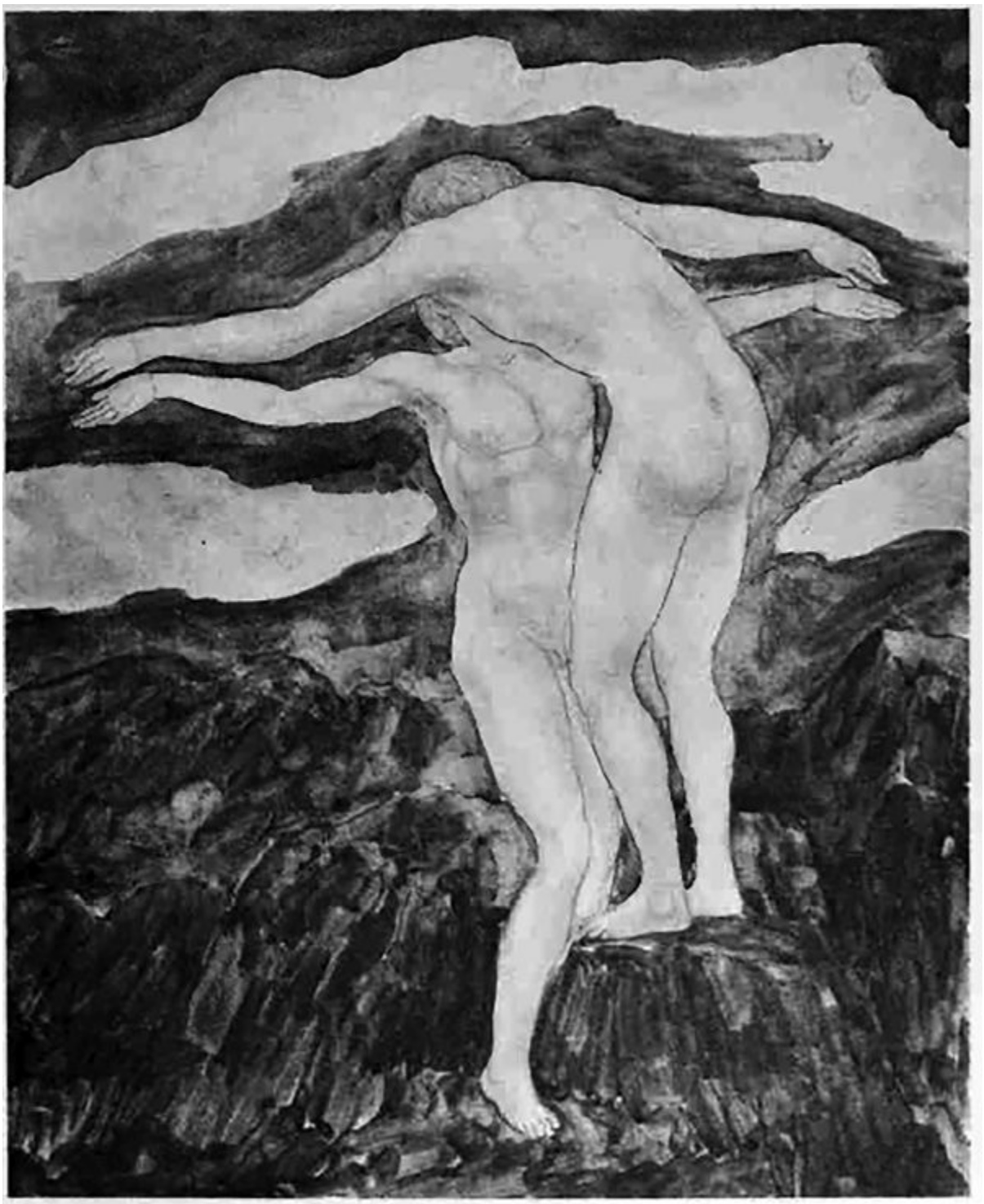
Quelles visions, quelles espérances et quelles prétentions peuvent outrepasser cet envol ?

Tel un chêne géant couvert de fleurs de pommier est cet immense humain en vous.

Sa force vous relie à la terre, sa fragrance vous relève vers l'espace, et dans sa pérennité vous êtes immortels.

Il vous a été dit que, pareils à une chaîne, vous êtes aussi faibles que votre maillon le plus faible.

Mais ce n'est là que demi-vérité. Vous êtes également aussi forts que votre maillon le plus fort.



Vous mesurer à l'aune du moindre de vos actes serait estimer la puissance de l'océan en comparaison avec l'inconsistance de son écume.

Vous juger sur vos défaillances serait blâmer les saisons pour leur inconstance.

Vous êtes pareils à l'océan.

Alors que des navires lourdement ensablés attendent la marée haute le long de vos rivages, pas plus que l'océan vous ne pouvez cependant accélérer vos marées.

Vous êtes également pareils aux saisons.

Bien qu'en votre hiver vous niiez votre printemps,

Cependant le printemps, qui se love en vous, sourit dans sa somnolence et se soucie peu de toute offense.

Ne croyez pas que je dise cela à dessein de vous répéter les uns aux autres : "Il n'a pas tari d'éloges sur nous et n'a vu que le bien en nous."

Je ne fais que mettre pour vous en paroles ce que vous connaissez vous-mêmes en pensée.

Et qu'est-ce que la connaissance mise en paroles, sinon l'ombre de la connaissance qui se passe de toutes paroles ?

Vos pensées et mes paroles sont les ondes émanant d'une mémoire scellée qui tient les registres de nos hiers,

Et des jours anciens où la terre ne nous connaissait pas ni ne se connaissait elle-même,

Et des nuits des temps où la terre se convulsait dans le chaos.

Des sages sont venus pour vous donner de leur sagesse. Quant à moi, je suis venu pour prendre de votre sagesse.

Et voilà que j'ai trouvé ce qui est encore plus sublime que la sagesse :

C'est un esprit ardent en chacun de vous qui ne cesse d'aviver son propre feu,

Tandis que vous, indifférents à son expansion, vous lamentez sur la flétrissure de vos jours.

Cet esprit est la vie en quête de vie dans des corps qui redoutent la mort.

Il n'est point de tombes ici.

Ces montagnes et ces plaines sont un berceau et un tremplin.

Chaque fois que vous passez près du champ où vous avez inhumé vos ancêtres, regardez-le bien et vous vous y verrez avec vos enfants dansant la main dans la main.

En vérité, vous faites souvent la fête sans le savoir.

D'autres sont venus à vous et, en échange de promesses dorées faites à votre foi, vous ne leur avez donné que richesses, puissance et gloire.

Quant à moi, je vous ai donné moins qu'une promesse, et pourtant vous avez été bien plus généreux envers moi.

Vous m'avez donné ma plus profonde soif de vie.

Certes, il n'est de don plus précieux pour un homme que celui qui transforme tous ses buts en lèvres brûlantes et toute sa vie en fontaine.

Et voilà où résident mon honneur et ma récompense :

À chaque fois qu'à la fontaine je vais me désaltérer, je trouve l'eau vive elle-même assoiffée.

Et elle s'abreuve de moi pendant que je la bois.

Certains d'entre vous m'ont jugé trop fier et trop farouche pour accepter des présents.

Je suis en effet trop fier pour accepter un salaire mais pas des présents.

Bien que j'aie mangé des baies dans les collines, alors que vous auriez souhaité m'inviter à votre table,

Et que j'aie dormi sous le portique du temple, alors que vous m'auriez abrité avec joie,

N'était-ce pas cependant votre douce prévenance pour mes jours et mes nuits qui édulcorait la nourriture dans ma bouche et auréolait mon sommeil de visions ?

Je vous bénis surtout pour ceci :

Vous donnez beaucoup sans savoir que vous donnez.

En vérité, la bonté qui se regarde dans un miroir se réduit en statue de pierre,

Et une bonne action qui se désigne en des termes élogieux finit par s'apparenter à une malédiction.

Et certains parmi vous m'ont trouvé distant et ivre de ma propre solitude,

Et vous avez dit : “Il préfère converser avec les arbres de la forêt plutôt qu’avec les hommes.
Il s’assied solitaire sur la crête des collines et domine du regard notre cité.”
Il est vrai que j’ai gravi des collines et cheminé dans des lieux reculés.
Mais comment aurais-je pu vous voir, sinon de très haut ou de très loin ?
Comment quelqu’un peut-il, en vérité, vous voir de près, à moins de vous regarder de loin ?

Et d’autres parmi vous, sans paroles, m’ont interpellé ainsi :
“Étranger, étranger, amoureux des hauteurs inaccessibles, pourquoi habites-tu ces sommets où nichent les aigles ?
Pourquoi cherches-tu l’insaisissable ?
Quelles tempêtes veux-tu capturer dans tes filets ?
Et quels oiseaux vaporeux veux-tu chasser dans le ciel ?
Descends donc et sois des nôtres.
Viens apaiser ta faim avec notre pain et étancher ta soif avec notre vin.”
Et c’est dans la solitude de leur âme qu’ils m’ont ainsi interpellé.
Mais leur solitude fût-elle encore plus profonde, ils auraient su que je ne recherchais que le secret de votre joie et de votre peine,
Et que je ne pourchassais que votre plus vaste moi qui arpente le ciel.

Or, le chasseur était aussi la proie ;
Car nombreuses étaient les flèches qui ne quittaient mon arc que pour chercher ma poitrine.
Et celui qui volait était aussi celui rampait ;
Car lorsque je déployais mes ailes au soleil, leur ombre sur la terre était une tortue.
Et moi le croyant, j’étais aussi le sceptique ;
Car j’ai souvent mis le doigt dans ma propre plaie, à dessein d’avoir une foi plus grande en vous et une connaissance plus grande de vous.

Ainsi, fort de cette foi et de cette connaissance je vous dis :
“Vous n’êtes pas enclos dans vos corps, ni confinés dans des maisons ou des champs.
Ce qui est vous plane au-dessus de la montagne et flâne avec le vent.

Ce n’est pas une chose qui se traîne au soleil pour se réchauffer ou qui se terre dans l’obscurité pour se protéger,

Mais c’est une chose libre, un esprit qui enveloppe la terre et se meut dans l’éther.”

Si ces paroles sont vagues, alors ne cherchez pas à les rendre claires.

Vague et nébuleux est le commencement de toute chose mais non leur fin.

Et j’aimerais tant que vous vous souveniez de moi comme d’un commencement.

La vie, comme tout ce qui vit, est conçue dans la brume et non dans le cristal.

Et qui sait si le cristal n’est pas une brume au déclin de sa vie ?

À chaque fois que vous évoquez mon nom, puissiez-vous ramener à fleur de mémoire ces souvenirs :

Ce qui semble le plus faible et le plus désorienté en vous est le plus fort et le plus décidé.

N’est-ce pas votre souffle qui a échafaudé et consolidé la charpente de votre corps ?

Et n’est-ce pas un rêve, dont aucun parmi vous ne se souvient avoir rêvé, qui a bâti votre cité et façonné tout ce qu’elle contient ?

Si seulement vous pouviez voir les marées de ce souffle, vous n’auriez d’yeux que pour lui,

Et si vous pouviez entendre les chuchotis de ce rêve, vous seriez sourds à tout autre bruit.

Mais vous ne voyez, ni n’entendez, et il est bon qu’il en soit ainsi.

Le voile qui couvre vos yeux sera levé par les mains qui l’ont tissé,

Et l’argile qui scelle vos oreilles sera brisée par les doigts qui l’ont pétrie.

Dès lors vous verrez.

Et vous entendrez.

Mais vous ne devrez point vous lamenter d’avoir été aveugles et sourds.

Car, en ce jour, vous connaîtrez la raison cachée de toute chose,

Et vous bénirez les ténèbres comme vous aimeriez bénir la lumière. »

Ayant dit cela, il se retourna et vit à la barre le capitaine de son vaisseau qui tantôt considérait les voiles déployées, tantôt scrutait le grand large.

Et il dit :

« Patient, trop patient est le capitaine de mon vaisseau.

Le vent souffle et les voiles ne se lassent d'ondoyer ;

Même le gouvernail est avide d'un cap.

Et pourtant avec sérénité le capitaine attend mon silence.

Et mes marins, familiers du chœur de la suprême mer, eux aussi avec patience m'ont écouté.

Dès à présent, ils n'auront plus à attendre.

Je suis prêt.

La rivière a rejoint la mer, et une fois de plus la sublime mère étreint son fils contre son sein.

Adieu, peuple d'Orphalèse.

Ce jour a pris fin.

Il se referme sur nous, comme le nénuphar sur son lendemain.

Ce qui nous a été donné jusqu'à cet instant nous le conserverons,

Et si cela ne suffit pas, nous devrons nous rassembler à nouveau et, ensemble, tendre les mains vers le Donateur.

Gardez donc bien en mémoire que je reviendrai vous voir.

Un instant, et ma nostalgie recueillera poussière et écume pour un autre corps.

Un petit instant, un moment de repos sur le vent, et une autre femme me portera en son sein.

Adieu à vous et à ma jeunesse passée avec vous.

Ce n'est qu'hier que nous nous sommes rencontrés en rêve.

Vous avez chanté pour moi dans ma solitude, et de vos aspirations j'ai érigé une tour dans le ciel.

Mais à présent notre sommeil s'est esquivé, notre rêve s'est achevé et l'aube n'est plus.

Midi culmine au-dessus de nous, et notre demi-éveil est devenu plein jour. Force nous est de nous séparer.

Si au crépuscule de la mémoire nous devons nous revoir, à nouveau nous nous parlerons et vous me chanterez un chant encore plus profond.

Et si nos mains doivent se toucher dans un autre rêve, nous érigerons alors une nouvelle tour dans le ciel. »

Ayant dit cela, il fit signe aux marins qui aussitôt levèrent l'ancre et larguèrent les amarres, mettant le cap sur le levant.

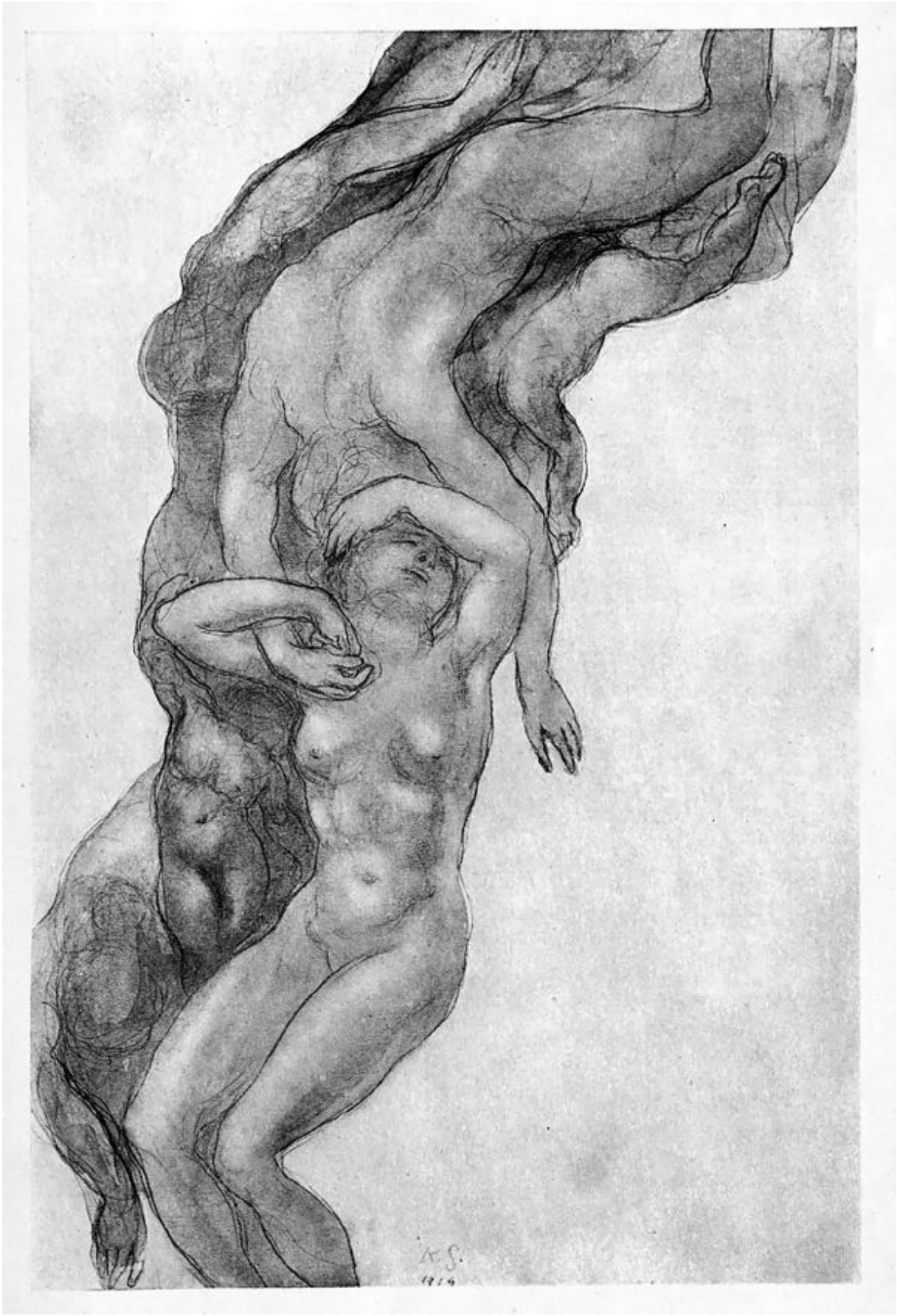
Et un cri jaillit du peuple, comme d'un seul cœur, et s'éleva dans la pénombre du couchant, puis se répandit par-dessus la mer, tel un sublime son de trompette.

Seule Al-Mitra garda le silence, poursuivant du regard le vaisseau jusqu'à ce qu'il s'évanouisse dans la brume.

Alors que tout le peuple s'était dispersé, elle restait là encore, seule sur la jetée, se remémorant en son cœur ses dernières paroles :

« Un petit instant, un moment de repos sur le vent, et une autre femme me portera en son sein. »

PARTIE 2
POÈMES


K.S.
1914

La Cascade

Nous sommes venus comme une brume [1]

À présent je vous dis,
Bien-aimés, ne nous recherchez plus,
Car nous n’avons ni cabane ni tonnelle,
Et ne cherchez pas notre nom,
Car vous ne le trouverez écrit dans aucun livre,
Ni tracé sur aucune toile.

Nous sommes venus comme une brume.
Nous avons trépassé comme un nuage,
Les uns sans rosée,
Les autres sans pluie.
Et maintenant, si vous voulez savoir,
En vérité, ce que nous avons connu,
Vous devrez marcher sur la route de la mort,
Tout comme nous l’avons fait.

Fragments [2]

Cœur de mon antique race,
Dans le cœur duquel ma race demeure en majesté,
C'est à vous que j'apporte ma fierté blessée et pourtant fière.
Et à vos pieds, je pose mon bâton.
Et à votre porte, mon voyage prend fin
Alors que mes rêves ne font que commencer.

Trop longtemps j'ai erré dans des terres étrangères,
Et trop loin j'ai marché avec les fils et les filles des tribus étrangères.
C'était votre lumière qui a redressé mes yeux,
Et c'était ma brume qui m'a ramené,
C'était ce voile qui a rendu les choses justes.
C'était mon rêve qui cherchait des rêves
Où rien n'existe si ce n'est la dérision.
C'était une faim qui arracherait un fruit,
Une soif qui tiendrait une tasse.
Et maintenant je reviens à vous ni en conquérant ni en conquis.
Seulement en un homme rendu étranger par sa propre récolte,
Plus sage par sa propre jeunesse,
Plus fidèle par sa propre foi écrasée.

Cœur de mon antique race,
Dans le cœur duquel ma race habite en majesté,
Je suis revenu à vous !

Sans titre [3]

Maintenant, allons chanter sa beauté,
La beauté de celle qui est morte
Et ne reviendra plus jamais.

Elle contemplait avec amour le jour,
Tout comme la nuit contemplait avec amour son visage.
Et même elle, si adorable,
La voilà drapée de lin
Et comme tous les autres, transportée dans un cercueil
Vers l'église et son haut clocher,
Puis de l'église au vieux cimetière.
Et les gens suivaient sa dépouille
Alors que j'étais le dernier à suivre le cortège.
Mais nul ne savait qu'en fait il y avait deux morts :
L'un dans un cercueil et l'autre, dernier du cortège.

Maintenant, allons chanter sa beauté,
La beauté de celle qui est morte
Et ne reviendra plus jamais.

Sans titre [4]

Je suis monté sur la colline
Avec du pain et du vin,
Et j'ai mangé mon pain
Et bu de ma coupe.
Puis j'étais somnolent
Et j'ai dormi au soleil.
Et comme je dormais,
Une alouette est descendue
Et a pris une miette de ma main
Et bu une goutte de ma lèvre.
Puis elle a volé dans les airs,
A battu des ailes
Et chanté sa chanson.
Elle a réveillé mon cœur
Et m'a ouvert les yeux.

Puis j'ai dit,
Il aurait été préférable
Qu'elle ait pris
Tout le pain de ma main tendue,
Et tout le vin dans mon cœur.
Car tout ce qu'il y a
Dans la main et le cœur
Veut se lever et chanter.

Dommage que nous ayons somnolé trop tôt ;
Dommage que nous nous soyons endormis.
Ni notre chanson ne peut embrasser les hauteurs,
Ni notre main, contenir les profondeurs.

Sans titre [5]

Je t'ai emmenée à la maison de ma mère et t'ai aimée. Dans la chambre où elle m'a donné naissance, je t'ai embrassée et apaisée. Avec les vieux bijoux de ma mère, je t'ai ornée la tête et la poitrine, et avec des vêtements tissés avec amour, j'ai couvert ton corps.
Je t'ai emmenée à la maison de ma mère et, devant le miroir argenté qui reflétait une myriade d'expressions de tendresse sur son visage, je t'ai intronisée et t'ai fait asseoir et sourire à ta propre jeunesse. Je t'ai emmenée à la maison de ma mère et t'ai aimée. Je t'ai aimée même avec l'amour d'un père, et pourtant nous avions le même âge. Et je t'ai aimée avec l'amour d'un frère, comme si nous avions tété la vie du même sein. Et dans les heures culminantes de la nuit, j'ai été ton mari ; et dans l'heure abyssale de l'aube, j'ai été ton bébé.
Je t'ai emmenée chez ma mère et t'ai aimée. Mais quand je t'ai quittée pour un jour et une nuit et que je suis allé de l'avant pour conquérir l'ennemi de ton père et éliminer le même de la maison de ton père, tu as alors aimé un esclave.
De la fenêtre de ma mère, et avec ta main ornée des bijoux de ma mère, tu as fait signe à l'esclave de ma mère, et dans son lit sacré tu t'es donnée à lui.
Ô femme-serpent ! Ô louve ! C'est ta mère maudite vêtue de ta jeune chair qui est venue chez ma mère.
Je t'ai emmenée à la maison de ma mère et t'ai aimée. Dans la chambre où elle m'a donné naissance, je t'ai embrassée et apaisée. Avec les vieux bijoux de ma mère, je t'ai ornée la tête et la poitrine, et avec des vêtements tissés avec amour, j'ai couvert ton corps.
Je t'ai emmenée à la maison de ma mère et devant le miroir argenté…

L’autre personne[6]

Vous dites que je suis de l’esprit ;
C’est vrai, car je suis de la terre.
Vous dites que je connais Dieu ;
C’est vrai, car je connais l’homme.

Vous voudriez m’oindre et me coiffer d’une couronne de roi,
Et je serais oint et couronné.
Car je suis un lépreux et un mendiant à votre porte.

Vous voudriez m’élever au-delà de mes rêves,
Et je céderais, car quand je dors et rêve,
Je le fais à vos pieds ;
Car c’est là que l’aube persiste à jamais,
Et c’est là que je trouverai mon âme.

La vigne sacrée[7]

Le raisin est un joyau.
Les feuilles sont des bijoux.
Le parfum est de l'ambre.
Le goût est un désir versé dans une coupe.
Si une personne amoureuse venait à en boire
Elle serait perdue dans l'émerveillement
Et croirait que c'est son propre amour
Qui court comme une rivière
Depuis ses lèvres jusqu'à son cœur.

Le silence [8]

Ah ! ce silence de mon âme
Qui fut quand mon âme chevauchait le vent ;
Ce silence qui fut un meneur et un gardien.

Mais quand mon âme descendit
Et construisit une maison de terre et de rosée,
Elle contempla, et ce fut le silence,
Un voisin d'à côté,
Et parfois un invité régulier
Qui dort quand mon âme dort,
Qui se lève quand elle se lève,
Qui marche avec elle dans les champs,
Et qui se repose près d'elle au crépuscule.
Il n'y a pas d'échappatoire, même dans les rêves,
Il n'y a pas non plus de chemin solitaire en plein jour.

Quand mon âme parle,
Le silence s'agrippe à sa langue et à ses lèvres.
Quand elle chante,
Le silence est sa voix,
Grave ou aiguë.

Et lorsque mon âme vit une journée
Et qu'elle veut révéler sa beauté,
Le silence est le maître révélateur.
Il dresse un voile devant mon âme,
Lui masquant jusqu'à son propre secret,
Comme si elle était inculpée,
Et lui, son gardien désigné.

Combien de fois elle l'avait supplié

De lui accorder un moment de solitude
Pour remplir, de ses contes,
Les coins de la terre.

Au début elle était conduite par lui
Contre la volonté de ses ailes.

À présent, il conduit la chose cachée en elle,
Mais avec son accord.
Or, mon silence est une chanson
Et dans sa faim, je suis comblé.

Je ne connais pas de soif,
Car dans cette chose sobre que vous voyez
Se trouve la touche enivrée de Dieu.

Je me lamente,
Mais il y a des noces dans ma lamentation.

Je suis un étranger dans un pays étrange,
Mais chaque fois que je lève la tête et regarde,
Je trouve mon propre peuple.

Et chaque fois que je déchire mes vêtements,
Je trouve une poitrine.

Et bien que je marche, seul et sans mot dire,
Dans les rues d'une ville inconnue,
Je suis, en fait, un régiment en marche
Criant victoire.

J'ai souvent éprouvé de la tristesse,
Mais le plus souvent j'en ai été tellement fier
Que la tristesse s'abandonnait à la joie.

Et j'ai pleuré,
Tandis que mes lèvres faisaient sourire mes larmes.

Une fois, j'ai regardé mon corps dans un miroir
Et je n'ai rien vu d'autre qu'un esprit
Confiné et dépourvu d'ailes.

Et une autre fois j'ai écouté
Ce que disaient mes désirs entre eux,
Et leur discours était comme des lumières lointaines
Révélées par la nuit, dissipées par l'aube.

Je me suis souvent langui de ma bien-aimée,
Alors qu'elle était couchée près de moi.

Et j'ai souvent couru après le pouvoir
Alors que ce n'était qu'une chose scintillante
Qui pleurait dans ma main.

Maintenant, je sais
Qu'ici en moi, il y a mon propre créateur,
Même, lui, le bâtisseur de mes routes et de mes ponts.
Et ici, sur mon lit,
Reposent la vie, la mort et l'éternité.
Ci-gisent toutes en silence.

C'est l'aube à présent.
Je dis à mon âme : « Que répondrais-tu à ceci :
Que fera le temps de ta faim, de ta soif, de ton désir
Et même de ton silence ? »
Et elle répondit : « Regarde bien mon visage.
Je suis le temps.
Si tu n'étais pas en vie,
Tu ne penserais pas à la mort.
Et s'il n'y avait pas de trône à rechercher
Tu ne chercherais pas de tombe. »

La mariée de mes rêves [9]

D’où viens-tu, Mariée de mes rêves ?
Va donc lentement, Mariée de mon rêve le plus profond,
Car je suis maintenant épuisé,
Et je ne puis suivre.

Va vite, plus vite, Mariée de mes rêves,
Car les vallées et les hautes collines
Que je craignais hier,
À présent, je voudrais les traverser et les gravir.

Va vite, plus vite. Je te suis.
Mon esprit est fin prêt, et je voudrais courir.
Vole, Mariée de mes rêves,
Car il est des ailes qui surgissent par-dessus mes épaules.
La flamme dont je craignais la brûlure, maintenant je l’embrasse,
Car je voudrais être enflammé ;
Et à présent, je ne voudrais me baigner qu’à la marée haute.

C’était à l’Automne de mes années
Que je t’ai admirée dans la brume.
Maintenant, c’est le Printemps, Mariée de mes rêves.

Cours vite, vole haut.
Je te suis.

Laissez-moi être amoureux [10]

Laissez-moi être amoureux,
En route vers le crépuscule de mes jours.
Laissez-moi être amoureux,
Pendant que vous êtes passionnés par vos espoirs,
Pendant que je me retire dans les chemins de mes rêves.
Et laissez-moi maintenant écouter
Des chansons que vous n'entendrez pas
Vous n'entendrez pas.

Si vos chansons sont dans vos jours,
Mon chœur est dans ma nuit.
Laissez-moi être amoureux,
Car qui parmi vous sait
Quand la nuit me défiera,
Et y en a-t-il un dans cette rue hormis l'amour
Qui voudrait rencontrer la nuit en ma compagnie ?

Laissez-moi être avec cette vieille souffrance.
Mon médecin se loge au-delà du ciel,
Et mon remède relève de l'éther,
Adieu à vous.

Le cauchemar [11]

Vous m'avez vu debout au bord de la rivière Adonis, un homme avec une lyre et une chanson.
Vos yeux étaient comblés, vos oreilles, ivres de chants, et l'âme en vous dansait avec une joie emplie de promesses.
Puis vous vous êtes dit dans votre silence : « Et si cet homme était mon bien-aimé ! Dans son cœur, je trouverais une tour pour abriter mes plus grandes pensées matures, et du creux de ses mains, je ferais une coupe pour le vin de mes années affinées. Je serais en paix dans sa force et n'aurais ni faim ni soif dans son jardin qui regorge de fruits. »
Vous vous êtes approchée de moi, avec l'éclat de vos jeunes jours, et avec les lèvres tremblantes d'extase à moitié certaine d'elle-même, vous m'avez parlé ainsi :
« De tous les hommes qui se tiennent au bord de ma rivière, vous êtes le seul que j'aime. Votre visage est celui de mes rêves, et votre chanson que j'entends est celle de mon propre dieu. Si vous posez seulement votre main sur ma poitrine, je me réjouirai devant le soleil, et comme une douce prière, je suivrai votre chemin. »
Et j'ai cru vos paroles à mon égard, car, moi aussi, j'étais las de la solitude, et les voix en moi se languissaient de voir des oreilles, et les trésors secrets en moi voulaient se révéler à votre connaissance.
Vous étiez heureuse de l'allégresse d'Avril et vous en avez pleuré de joie. Et j'ai tenu votre visage dans mes mains en vous regardant dans les yeux, comme mon antique frère à Ninive regardait dans une boule de cristal.
À la tombée de la nuit, vous m'avez emmené chez vous, et moi comme un enfant qui ne savait rien d'autre que ses propres besoins sacrés, je me suis assis à votre table, j'ai mangé votre pain et bu votre vin.
Puis j'ai dormi, nu, candide et désarmé.
Et comme j'étais couché enlaçant mes rêves, une créature mi-femme et mi-bête s'est élevée de votre sein comme un nuage noir et m'a pris à la gorge.
Et comme je me battais avec elle, j'ai regardé son visage et j'y ai vu le vôtre.

Puis je me suis réveillé en criant et vous ai trouvée endormie, sur vos lèvres un sourire, et par-dessus vos yeux clos un voile de sérénité.
Sur terre, toujours verte et blanche, dans votre désir vous m'avez chassé dans le ciel.
Et maintenant dans mon éveil, je sais que c'était votre amour qui cherchait à aimer.
Pourtant, dans mon sommeil, je ne suis pas ici, je ne suis pas avec vous et je ne vois que cet autre visage.
Pardonnez-moi un instant.

La beauté de la mort [12]

I.

Laissez-moi dormir,
Car mon âme est ivre d'amour.
Laissez-moi sommeiller,
Car mon esprit est repu de nuits et de jours.
Allumez les bougies et faites brûler
De l'encens autour de ma couche ;
Jetez à la volée des pétales de roses
Et de narcisses par-dessus mon corps.
Embaumez mes cheveux de musc,
Et oignez mes pieds de fragrances.
Puis regardez, ô Fils de ma mère,
Et lisez ce que la main de la Mort
A inscrit sur mon front.
La vie a laissé les aubes du sommeil
M'envelopper dans l'obscurité.
Fermez mes yeux car,
Tellement comblés de la vision de cette vie,
Ils voudraient bien se refermer.
À présent jouez de la lyre
Avec une main inébranlable ;
Grattez ses cordes d'or
Pour qu'elles chantent dans mon oreille
Et me livrent au sommeil.
Laissez les flûtes souffler une brume
Pour étreindre mon cœur
Pressé de ne plus battre.
Chantez les hymnes syriaques d'Édesse [13],
La terre d'où ont été transmis les chants divins,
Et faites de la signification de leurs paroles
Un lit pour mes sens engourdis.

Fixez mes yeux et regardez les rayons de l’espérance.
Étanchez vos larmes, compagnons de ma jeunesse.
Levez vos têtes comme le font les fleurs à l’aube,
Et regardez ma promise, la mort,
Dressée comme un pilier de lumière
Entre mon lit et les immenses ténèbres.
Retenez votre souffle un instant,
Et écoutez ses ailes en soie.
Venez me dire adieu, ô Enfants de ma mère.
Embrassez mon front avec des lèvres souriantes.
Que vos paupières baisent mes lèvres
Et que vos lèvres baisent mes paupières.
Faites approcher les enfants de mon lit
Pour me caresser le cou avec leurs doigts roses.
Laissez s’approcher les vieux
Pour me bénir le front, de leurs mains fripées.
Appelez les filles des prairies et des champs
Pour voir l’ombre de l’inconnu passer sous mes sourcils
Et saisir, dans mon dernier souffle, l’écho de l’infini.

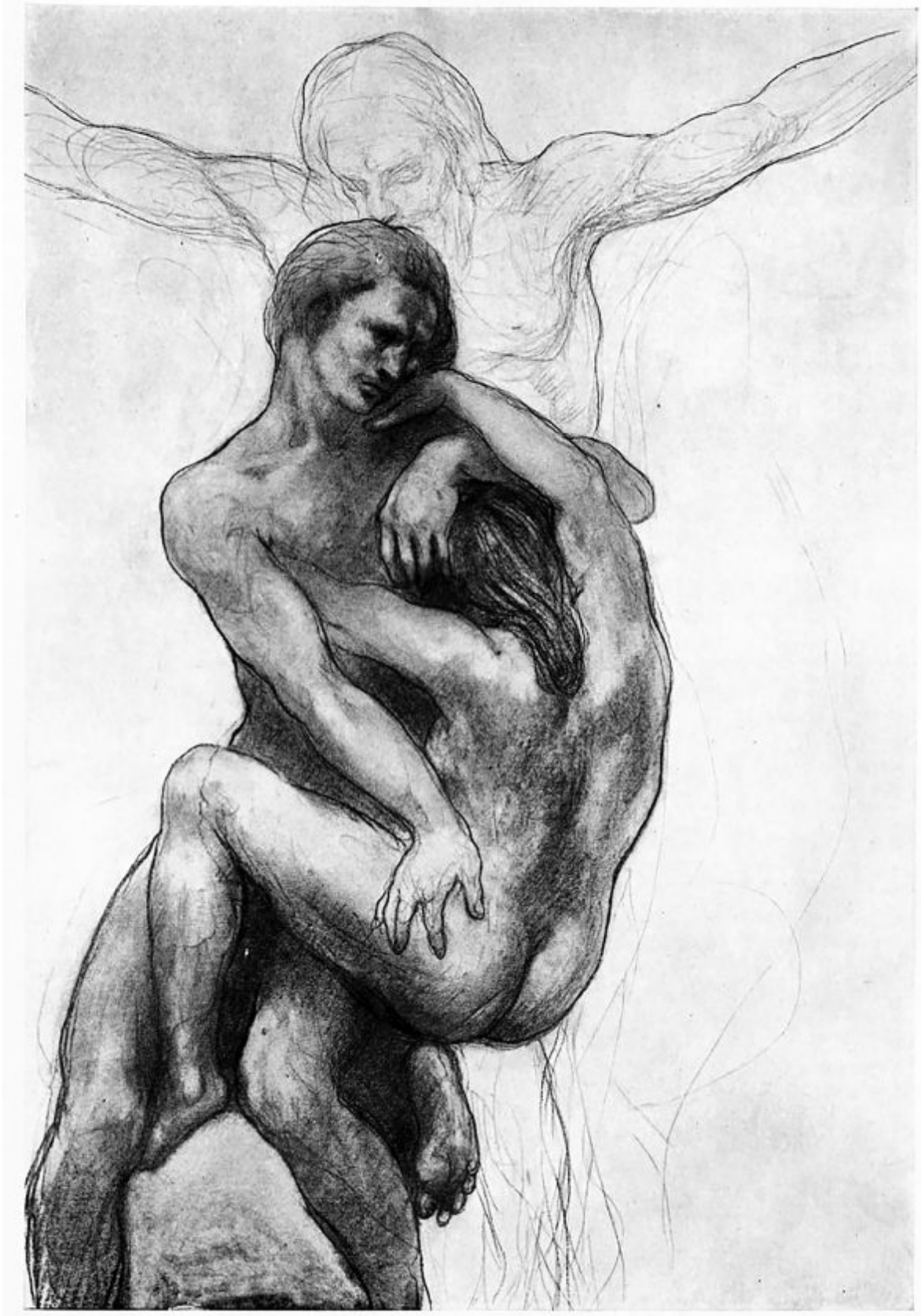
II.

Me voici au sommet de la montagne,
Et l’esprit, qui est moi, vogue dans un ciel de liberté.
Je suis loin, très loin, ô Fils de la Terre-Mère.
Les flancs des collines sont voilés de brume.
Les vallées et les champs sont engloutis
Dans une mer de silence.
Les crêtes et les pentes s’évanouissent
Au toucher du doigt de mon vol.
Mer, forêts et déserts scintillent à peine
Par-delà la rivière des âmes,
Où de multiples fantômes sont lumineux et chatoyants,
Blancs tels des nuages printaniers,
Jaunes comme la lumière du soleil

Et rouges pareils au voile du crépuscule.
J’ai transcendé les cris des hommes.
Et les chants des océans me sont inaudibles,
Vaincus par le silence en dessous de moi.
Par-delà l’air et le silence contre lequel
Les chants de l’océan se brisent,
Je n’entends rien, si ce n’est l’hymne de l’éternité,
La voix éternelle de l’inconnu.

III.

Débarrassez mon corps de cette toile de lin
Et enveloppez-moi d’un linceul fait de lys.
Retirez-moi de ce cercueil d’ivoire,
Et déposez-moi sur des coussins de fleurs d’oranger.
Vous, les jeunes, ne vous lamentez pas,
Chantez plutôt votre jeunesse et votre joie.
Chantez, filles des champs et des vignobles,
Les chansons des grappes de raisin et des épis de blé.
Ne noyez pas ma poitrine sous les soupirs,
Mais, de vos doigts, marquez-la du symbole de l’amour.



Le conflit

Calme-toi, mon cœur [14]

Calme-toi, mon cœur, car l'espace ne t'entend pas,
Car l'air lourd de deuil ne peut porter tes chansons.
Calme-toi, mon cœur, car les fantômes de la nuit
Sont insoucieux des murmures de ton secret,
Et les hôtes des ténèbres ne s'attarderont pas sur tes rêves.
Calme-toi, mon cœur, jusqu'à l'aube,
Car celui qui attend patiemment l'aube,
L'aube lui sera révélée
Et celui qui aime la lumière,
La lumière lui déclarera son amour.

Calme-toi, mon cœur, et entends ce que j'ai à dire.
Dans mon rêve, j'ai vu une grive chanter
Par-dessus le cratère d'un volcan en éruption ;
J'ai vu un lys lever la tête au-dessus de la neige ;
J'ai vu une houri [15] danser nue dans un cimetière ;
J'ai vu un enfant jongler avec des crânes,
Tout en riant aux éclats.
J'ai vu toutes ces choses dans mes rêves
Et ne me suis pas réveillé.
J'ai regardé autour de moi et j'ai vu le volcan en furie,
Mais je ne pouvais ni entendre ni voir
La grive virevolter par-dessus.
Et j'ai vu la neige saupoudrer vallées et vallons
Cachant, avec son linceul blanc, les lys silencieux.
Et j'ai vu des tombes, rangée après rangée,
Face au silence des âges,
Mais personne n'était là pour danser ou prier.
Et j'y ai vu aussi un amoncellement de crânes,
Mais nul n'y riait, si ce n'est le vent.
Quand je me suis réveillé,

J’ai vu la tristesse et la souffrance ;
Mais où sont passées les réjouissances des rêves ?
Où est passée la lumière du sommeil,
Et comment son image a-t-elle disparu ?

Calme-toi, mon cœur, et écoute mes paroles.
Mon âme, hier, était un arbre vieux et fort,
Dont les racines s’étaient enfoncées
Profondément dans la terre,
Dont les branches avaient atteint l’éternité.
Et mon âme a bourgeonné au Printemps
Et elle a donné des fruits en Été.
Puis à l’arrivée de l’Automne,
J’ai rassemblé les fruits sur des plateaux en argent
Pour les exposer à la croisée des chemins,
Et les passants les ont pris et mangés.
Puis ils ont poursuivi leur chemin.
Et quand l’Automne est arrivé à sa fin
Et que sa jubilation s’est transformée en souffrance,
J’ai vu, dans mes plateaux, un seul fruit qui me restait.
Je l’ai pris pour le manger et l’ai trouvé
Amer comme de l’aloès et aigre comme du verjus.
Puis je me suis dit : « Pauvre de moi, car j’ai mis,
Dans la bouche de mes semblables, une malédiction
Et, dans leurs entrailles, une haine. »
Qu’as-tu donc fait, mon âme, de cette douceur
Que tes racines avaient imbibée du sein de la terre ?
Qu’as-tu fait de cet encens
Que tes branches avaient bu des rayons du soleil ?
Alors, j’ai déraciné l’arbre vieux et fort de mon âme ;
J’ai arraché toutes ses racines du sol
Où il a grandi et prospéré,
Je l’ai coupé de son passé
Et l’ai démantelé de la mémoire
De mille Printemps et de mille Automnes,
Puis j’ai replanté, ailleurs, l’arbre de mon âme.
Je l’ai planté dans un champ loin du chemin du temps,

Et toutes les nuits, je restais éveillé à son tronc, disant :
« Nous réveiller l'un près de l'autre
C'est nous rapprocher des étoiles. »
Puis je l'ai arrosé de mes larmes
Et lui ai donné mon sang à boire, en disant :
« Il y a un parfum dans le sang
Et une douceur dans les larmes. »
Et quand le Printemps est revenu, mon âme a refleuri.
Et en Été, elle a redonné des fruits.
Et à l'approche de l'Automne,
J'ai rassemblé des fruits mûrs sur des plateaux en or
Pour les exposer à la croisée des chemins,
Et les hommes sont passés,
Mais nul n'a tendu la main pour prendre un fruit.
Alors, j'en ai pris un pour le manger
Et l'ai trouvé aussi doux que le miel,
Succulent comme le nectar
Et parfumé pareil au souffle du jasmin.
J'ai hurlé puis j'ai dit :
« Les hommes n'auraient pas de bénédiction dans leur bouche
Ni ne sentiraient la vérité dans leurs entrailles,
Car une bénédiction est la fille des larmes,
Et la vérité est le fils de l'amour. »
Puis je me suis assis à l'ombre de l'arbre de mon âme
Qui est seul dans ce champ loin du chemin du temps.
Calme-toi, mon cœur, jusqu'à l'aube.
Car l'air est chargé de l'odeur des morts
Et ne peut assumer la douceur de ton souffle.

Écoute bien, mon cœur, ce que je dis.
Hier, ma pensée était comme un navire,
Que les vagues de la mer berçaient,
Et que les vents propulsaient d'un rivage à un autre.
Et le navire de ma pensée était vide, ne transportant rien
Si ce n'est sept récipients remplis à ras bord
De différentes teintes et nuances
Comme les rayons de l'arc-en-ciel.

Puis est arrivé le moment où je me suis retrouvé
Las de dériver sur la surface des eaux, et je me suis dit :
« Je retournerai avec le navire de ma pensée vide
Au port de ma ville natale. »
Alors, j'ai commencé à peindre
La coque de mon navire en différentes couleurs,
En jaune comme le soleil couchant,
En vert comme le cœur du Printemps,
En bleu comme le cœur du ciel
Et en rouge comme la pourpre en fusion ;
Et j'ai esquissé sur les voiles et le gouvernail
Des images étranges qui attiraient l'œil,
Qui ravissaient l'esprit.
Et le navire de ma pensée s'est révélé
Comme la vision d'un prophète voguant
Entre les deux infinis, entre mer et ciel.
Et quand je suis entré dans le port de ma ville,
Le peuple est venu m'accueillir avec jubilation et louange,
Et j'ai été conduit dans le centre-ville,
Au milieu des sons de trompettes et de flûtes.
Le peuple m'a réservé un tel accueil,
Car l'extérieur de mon navire était embelli et attrayant,
Mais pas un d'entre eux a demandé ce que j'avais transporté
Dans mon navire de l'autre côté de la mer.
Et nul ne s'est aperçu que j'étais arrivé avec un navire vide.
Puis je me suis dit : « Les hommes ont été dupés
Par les sept récipients pleins de couleurs
Qui contredisaient leur vision et leur esprit. »
Un an après, j'ai embarqué sur le navire de ma pensée
Et j'ai sillonné les mers à nouveau.
J'ai navigué vers les îles de l'Est,
Et c'était là que j'ai pu rassembler
De la myrrhe, de l'encens et de l'or
Pour les déposer à bord de mon navire.
J'ai navigué vers les îles du Nord pour ramener
De l'ébène et de l'ivoire, des rubis et des émeraudes
Ainsi que toutes sortes de pierreries.

J’ai navigué vers le Sud,
Et c’était là que j’ai pu trouver
De la soie, des costumes et du porphyre.
Et j’ai navigué vers les îles de l’Ouest
En emportant des épées étincelantes,
Des lances hautaines et des armes à profusion.
J’ai rempli le navire de ma pensée
Avec les trésors et les merveilles de la terre
Et suis retourné au port de ma ville puis je me suis dit :
« Maintenant, certes, mes compatriotes
Me glorifieront et à juste titre.
Et avec mérite, ils me conduiront dans la ville
Au milieu des chants et des trompettes.
Mais quand j’ai atteint la rive,
Nul n’est sorti me rencontrer.
Puis j’ai marché dans les rues de ma ville,
Nul ne s’est tourné pour me regarder.
Je me suis tenu sur le marché en disant aux gens
Ce que je leur avais apporté
Comme trésors et merveilles de la terre,
Et ils me regardaient avec moquerie
Puis ils riaient et se tournaient de moi.
Je suis retourné au port, l’air interrogatif et affligé.
Mais j’avais à peine vu mon navire
Quand j’ai compris que je l’avais négligé
Au milieu de mes voyages et de mes désirs :
Les vagues avaient terni la peinture de sa coque,
Et il s’est révélé comme une carcasse.
Comme les tempêtes, les vents et la chaleur du soleil
Avaient estampé les images de ses voiles,
Il paraissait vêtu d’un vêtement grisâtre et en lambeaux.
J’avais rassemblé des choses précieuses et de choix
Du monde entier dans un cercueil
Qui flottait sur la surface des eaux
Pour rejoindre mon peuple.
Mais mon peuple me chassa
Car leurs yeux ne pouvaient rien voir,

Si ce n’est les apparences.
À ce moment précis, j’ai quitté le navire de ma pensée,
Pour me rendre à la ville des morts,
Et je me suis assis au milieu des tombes blanchies,
Pensant à leurs secrets.

Calme-toi, mon cœur, jusqu’à l’aube.
Calme-toi, car la tempête qui fait rage
Se moque des murmures de ton être le plus intime ;
Et les grottes de la vallée ne feront pas écho
Aux sons des cordes de ta harpe.
Calme-toi, mon cœur,
Car celui qui attend l’aube avec patience,
L’aube l’embrassera avec ardeur.
Voici venir l’aube, mon cœur, parle donc,
Si tu as le pouvoir des mots.
Voici venir la procession du jour, mon cœur.
La sérénité de la nuit a-t-elle laissé dans ton tréfonds
Une chanson pour accueillir l’aube ?
Voici des nuées de colombes et de grives
Voletant entre les flancs de la vallée.
La crainte de la nuit a-t-elle laissé, dans tes ailes,
Assez de force pour les accompagner dans leur vol ?
Voici les bergers faisant sortir leurs moutons des bergeries.
Les ombres de la nuit t’ont-elles laissé
La force de les suivre jusqu’au pâturage verdoyant ?
Voici les jeunes garçons et filles
Qui marchent paisiblement vers les vignes.
Ne te lèves-tu pas pour les suivre ?
Lève-toi, mon cœur, lève-toi et marche avec eux.
La nuit s’en est allée,
Et les peurs de la nuit ont disparu avec son sombre rêve.
Lève-toi, mon cœur, et chante à voix haute,
Car celui qui ne partage pas avec l’aube sa chanson
Est sûrement le fils des ténèbres.

La profonde douleur [16]

Brûler sans pour autant briller, c'est une grande douleur, mais ne pas brûler du tout est la plus grande douleur.
Avoir un cœur plein et une main vide est en effet une douleur, mais avoir la main pleine sans trouver quelqu'un pour en recevoir est la plus grande douleur.
Être un infirme au pied de la montagne de ce que désire ton cœur est une grande douleur. Mais parvenir au sommet de la montagne et t'y trouver seul est la plus grande douleur.
Avoir une chanson dans ton esprit, mais pas la voix pour la chanter, c'est connaître une grande douleur, mais avoir à la fois la chanson et la voix sans trouver quelqu'un pour écouter est la plus grande douleur.
Un jour, je me tins à la porte du temple pour mendier ; la nuit voilà toute chose, et ma main tendue resta vide. À ce moment-là, mon ami, je connus la douleur.
Mais sept mois lunaires plus tard, je me tins sous le portique du temple pour raconter le printemps dans la forêt, le printemps dans le cœur d'une jeune fille et le printemps comme le départ d'une course ; or, personne ne m'écouta. Ce fut la plus grande douleur.

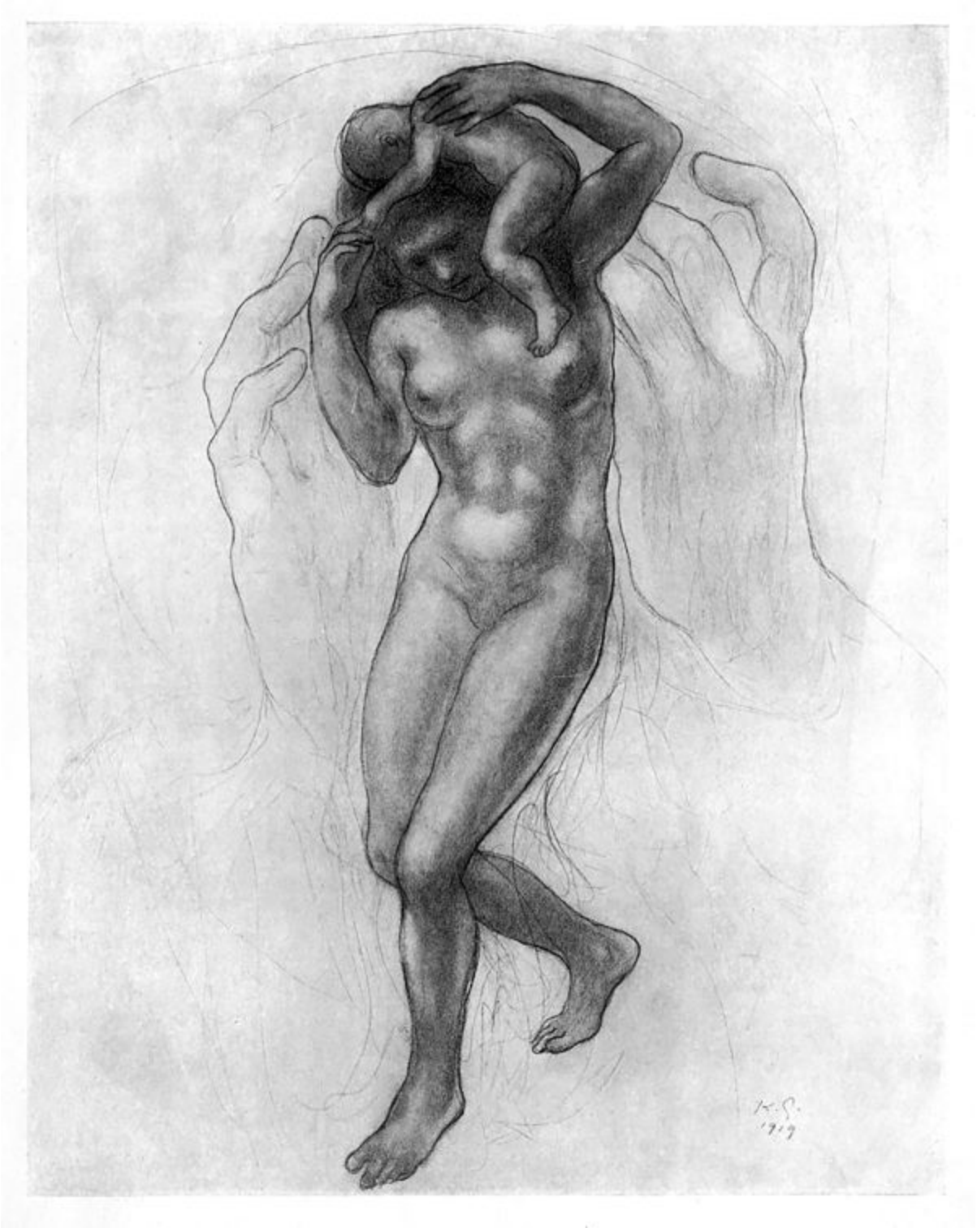
Le soufi [17]

Rendons grâce au Seigneur,
Nous ne possédons rien,
Et personne ne nous possède.
Et nous n'avons ni compagnon, ni descendant, ni parent.
Nous marchons sur terre, ombre visible seulement
Par ceux dans les yeux desquels cette ombre est cachée.
Nous rions de la tragédie de la vie de tous les jours
Et nous pleurons aussi de ce même rire.
Et chacun de nous est un esprit,
Et vous dites : « Comme c'est étrange ! »
Mais nous disons : « Comme votre corps est étrange ! »
Adieu.

L’égoïste [18]

Ma mémoire est défaillante, mais je me souviens encore de certains événements de mon hier.
Je me souviens de l’heure où la tour de Babel est tombée. J’étais alors sur la rive de l’Euphrate, jetant mon filet de pêche, et au-dessus de moi des moineaux gazouillaient au soleil.
Je me souviens quand Alexandre aux deux cornes est mort. J’avais une ferme non loin de son camp, et cette nuit-là, ma vache a donné naissance à un veau divin.
Je me souviens aussi : la dernière fois que j’ai été lapidé à mort, une fille, qui ramassait une pierre pour me lancer dessus, a trouvé sous la pierre une pièce d’or. Elle l’a prise et s’est enfuie en criant : « Mère, ô ma mère ! regarde ce que j’ai trouvé. »
Et je me souviens quand Troie est tombée. Je me suis battu comme tous les chevaux de Troie se sont battus. Mais cette nuit-là, quand le grand Cheval de Bois a été traîné dans la ville, j’étais avec ma bien-aimée dans la chambre de ma mère et nous avions deux lyres. Et ma bien-aimée chantait comme elle n’avait jamais chanté auparavant, ni après.

PARTIE 3
MAXIMES ET APHORISMES



Le fardeau

La différence entre moi et autrui est la suivante : je vois l'image de mon propre visage dans le miroir, et lui voit l'image de son prochain.

Je suis occupé avec Aujourd'hui parce que je comprends Aujourd'hui. Car souvent je vais à la maison de Demain et de ses fenêtres Aujourd'hui se révèle clair tout comme l'est Hier.

Plus loin là-bas, par-dessous cette brume grise, vivent des hommes qui essaient d'expliquer Hier. Ce sont les philosophes. Et des hommes qui essaient de déprimer Demain. Ce sont des moralistes. Mais ici seul sur ces hauteurs, je suis occupé avec Aujourd'hui.

Une femme m'a dit : « Je ne me marierai pas, sauf à engendrer et rendre magnifiques mes futurs enfants. »

Je doute toujours de ce que je désire exprimer quand je me trouve trop démonstratif.

N'est-il pas étrange que vous vous souveniez plus souvent de l'homme qui n'était pas d'accord avec vous que de celui qui l'était ?

Ils voudraient me donner à boire du lait de la bonté humaine, et j'en suis reconnaissant. Mais plût au ciel qu'ils puissent savoir que j'en fus sevré avant d'être né.

Un homme spirituel, un homme de l'esprit est celui qui a expérimenté tout ce qui relève du physique et a écouté attentivement tous les chants qui émanent du corps, puis se dit : « En vérité, je ne peux voir la différence entre une chanson et d'autres chansons. À mes yeux, une vallée est aussi profonde que toute autre vallée, et une montagne est aussi haute que toute autre montagne. »

La vérité engendrée par la discussion est une vérité mort-née.

Peut-être l'allégeance à l'égard de l'allié est une forme d'insulte, et peut-être le contraire est du respect empli de dignité.

La douceur est beaucoup plus proche de l'amertume que de ce qui est avarié.

Certains éloges sont étrangement semblables à des diffamations.

Un lâche m'a appris à avoir l'air courageux. Oh ! combien j'ai été lâche.

La vie embrasse tendrement nos visages à chaque aube et à chaque coucher de soleil. Mais la vie a une façon de rire de nos actes entre l'aube et le coucher de soleil.

Même ce que vous appelez les lois de la vie quotidienne sont soumises aux lois de la vie quotidienne.

Combien similaire lorsque nous disons « hier » à lorsque nous disons « l'éternel passé » ; et combien semblable lorsque nous disons « demain » à lorsque nous disons « pour les siècles des siècles, amen ».

Voici un cas étrange : tout ce qu'il y a en moi de vertu ne m'a apporté que de la douleur, et ce qui est vicieux en moi ne m'a jamais fait de mal. Pourtant, je continue à tirer avec la corde de la vertu, et je voudrais voir vers quel autre problème cette jeune corde blanche me conduira.

La maladie d'une nation infeste celle qui ne sèmerait pas de graines, ni ne poserait une pierre sur une autre, ni ne tisserait ses propres habits, mais qui ferait de la politique dans des meetings aux orateurs grandiloquents.

Un étranger dans un pays peut trouver du réconfort auprès d'un autre étranger dans ce pays. Mais celui qui est un étranger dans ses pensées et son esprit ne trouvera aucun réconfort dans n'importe quel pays.

Le prétendu philosophe ressemble à un miroir qui reflète mais ne peut voir, et à une grotte qui fait écho aux sons des voix mais ne peut les entendre.

Mon ami, n'oublie jamais que le vers le plus expressif d'un poème demeure encore soit dans la timidité, soit dans la fière dignité du cœur du poète.

Dans mes moments les plus faibles, j'ai appris l'originalité par les perroquets multicolores d'Amérique du Sud.

Il n'est rien qui appelle notre amour à l'égard des vivants autant que notre regret à l'égard des morts.

J'aime les enfants, mais pas avec la moustache et la barbe ; et j'aime les vieillards, mais pas dans des berceaux.

À quel point je suis loin des êtres humains quand je suis parmi eux, et à quel point je suis proche d'eux quand j'en suis loin.

La liberté de celui qui est trop fier de sa liberté est une forme d'esclavage.

Dans la foi, nous pouvons déplacer des montagnes. À présent, déplaçons les montagnes dans nos âmes et laissons celles de la terre à leur majesté sereine.

Même si tu fais de ton dos un pont, je ne traverserai pas.

Le charme est l'art de dire « oui » sans paraître empressé, et de dire « non » sans froncer les sourcils, et de faire dire aux autres « oui » et « non » en toute innocence.

Beaucoup de nos bonnes intentions sont comme jeter de l'argent aux oiseaux. Certaines de nos mauvaises intentions ne sont pas si insensées.

Rien n'est comme une vérité qui fait mal. Ce qui fait mal n'est qu'un fait stupide rendu impertinent.

L'homme à son apogée est un désir, et non pas un ordre établi.

Si vous vouliez comprendre autrui, vous devriez être un miroir plutôt qu'une éponge.

Les gens ouvrent leurs portes avant même que j'y frappe. Mais cette porte que mon esprit recherche demeure non ouverte.

J'avais perdu mon chemin au crépuscule et je suis épuisé. Puis le ciel du couchant s'est penché sur moi et a agité tous ses doigts roses devant mon visage et dit : « Comment pourrais-tu douter de moi, mon enfant ? »

Un jeune homme est venu me voir et m'a dit : « Montrez-moi le chemin. » Et j'ai répondu : « Mon âme était mariée aux vertus, et nous n'avons rien engendré. Puis j'ai quitté les vertus et me suis donné à la bravoure et aux désirs, et nous avons engendré la vie. »

Un prophète m'a dit un jour : « Je voudrais bien jouer à cache-cache avec des petits enfants. Mais comment pourrais-je le faire ? Que penseraient mes disciples de moi ? »

Dans notre soif, nous arrivons au fleuve de la vie et buvons à pleines gorgées et nous en sommes heureux. Mais l'eau douce elle-même a soif et elle nous boit pendant que nous la buvons.

Pourquoi donnez-vous des bougies aux aveugles et vous vous estimez généreux ?

Mon ami, si ce n'était pas pour l'aube amère des séparations, nous ne trouverions pas une belle journée dans la vie.

L'indifférence est un être mort. Avec mes propres mains, je l'ai enterrée.

Il y a ceux qui vous donneraient tout ce dont ils n'ont pas besoin eux-mêmes, et ils considèrent que c'est un acte de générosité ; et il y a ceux qui se dévouent à votre vie quotidienne, et ils considèrent cela comme un cadeau qui vous est destiné. Oh ! pitié que tout cela.

En parlant de cadeaux appréciables, je veux que les gens me donnent ce dont ils ont plus besoin que je n'en ai besoin.

Il y a un mystère dans le don qui est plus grand que donner.

Je sais que je me déplacerai avec le vent quand je serai mort, et je sais que je me dirigerai volontiers vers l'ouest. Je vous en supplie, soyez rassurés, car je n'emporterai rien de vos biens avec moi.

À présent, mes frères, pratiquons la religion dans la vie, et non pas à partir de ce livre noir.

Quand la tendresse n'est pas la fleur de la force, ce n'est alors que la peur qui voit sa propre image dans un miroir.

Votre peur de ce qu'ils appellent le mal n'est que votre manque de foi en ce que vous considérez comme le bien.

Si vous voulez réellement être courtois, vous inviteriez encore et encore l'homme qui insulte vos serviteurs et qui aime à s'endormir, en ronflant, à votre table.

Dans la taverne de la vie, le curieux cherche le talentueux, et celui-ci compte sur le génie, mais il paie rarement la note et pourquoi devrait-il le faire ?

La sagesse sans beauté est comme une maison sans toit.

Certains hommes considèrent que c'est une insulte si vous ne les considérez pas assez pour les haïr.

Les voleurs avec qui j'ai vécu m'ont appris les mathématiques ; je devais compter mes doigts après leur avoir serré la main.

Combien de fois je me suis accusé de crimes non commis simplement pour que les autres se sentent à l'aise en ma présence [1].

Un enfant qui joue avec un crâne, une rose rouge qui s'épanouit dans la neige, une fille qui danse sur une tombe, un tigre qui dort dans un temple – ces choses que j'aime toujours voir.

Nul n'est aussi pauvre que celui qui a faim d'expériences. Et nul n'est aussi impuissant que celui qui est désireux de donner, mais ne trouve personne pour recevoir.

La nécessité est la mère des petites inventions. Les grandes choses sont les enfants de l'extase.

Je connais une femme qui vivait au cœur des collines. Elle y vivait avec son mari duquel elle avait eu cinq filles et quatre fils.

Quand son mari est mort, c'est elle qui l'a enterré, et lorsque tous ses enfants sont morts, l'un après l'autre, c'est elle aussi qui les a, tous, enterrés.

De ses propres mains, elle a creusé leurs tombes au cœur des collines et, seule, elle les a enterrés.

Personne d'autre que moi ne savait qu'elle leur avait donné naissance, et personne ne sait maintenant qu'elle les a enterrés au cœur des collines.

Oh ! oui, j'ai aimé une femme. Elle est morte à présent. Et combien de fois j'ai frotté mes yeux devant sa beauté pour savoir si j'étais endormi ou réveillé.

Ici, nous nous reproduisons dans ces petites maisons. Mais ne savez-vous pas que pour protester contre l'esclavage, il y a des animaux qui refusent de se reproduire dans des cages ?

Quand l'âme d'une ville est lasse de son corps, elle s'esquive vers la nature d'où elle est venue pour mourir en paix. J'ai connu des villes avec des âmes disparues.

Il y a sept mille ans, au pied d'une montagne, j'ai vu un chien mordre un lion mort. Puis j'ai perdu mon respect pour les vivants et ma peur des morts.

L'art est soit une mémoire raciale rappelée, soit une anticipation raciale.

Des millions de personnes sont mortes pour le Christ. Il n'en a guéri que peu.

Combien sont ceux qui creusent leur tombe avec leur langue ?

L'amitié est un sentiment incessant de donner de la joie.

Soyez parfaitement négatifs et vous posséderez toutes les vertus que l'homme a conçues, mais aucune des miennes.

La forme est le fruit d'un désir du dedans.
La couleur est le reflet d'une influence du dehors.

La prophétie n'est que la prévision dans la nature de l'âme.

Je vais trouver un ami parfait avant que je ne meure.

Un soldat dit à un médecin : « Vous pouvez effacer les blessures de mon visage, mais qui effacera les blessures de mon cœur ? »

Ceux qui rient de votre gain, quel qu'il soit, rient en vérité de leur perte.

Le seul qui puisse vous dire ce qu'il faut faire ou ne pas faire en toutes circonstances est l'homme marié à votre ex-femme. Considérez-le et

profitez de sa sagesse.

L’épuisement est une connaissance non encore digérée.

Un petit succès raidit le cou des petites âmes et adoucit les signes vitaux de celui qui continue de grandir devant la face du soleil.

Mais pour les adultes et les chevronnés, il n’est qu’un mal de ventre qui nécessite un remède pour soulager la douleur.

Nombreux sont ceux qui parlent beaucoup de sexe de nos jours. Je ne connais rien qui ne relève pas du sexe. Mon voisin est perplexe à ce sujet et en est malheureux. Il ne sait pas comment regarder les étoiles ou son propre miroir.

Un homme révèle son secret à un autre homme, lequel cache le même secret. En fin de compte, ils le regrettent tous les deux.

La jalousie est une mémoire estropiée des choses inaccomplies, mais les pointes de jalousie peuvent se transformer en béquilles et aider l'infirme à atteindre son but.

Je ne sais pas si tu peux renaître ou non, mais je te dis : « Sois vigilant, très vigilant, mon ami, avant de mourir. »

La tentation a deux voix. L'une dit : « Tes ancêtres m'obéissaient au doigt et à l'œil », et l'autre crie : « Je ne suis que l'accomplissement de ta propre volonté. »

Un mur ne sépare pas un voisin de son voisin.
Distance n'est jamais distance entre un cœur et un cœur.

Le culte n'est jamais une religion. Dépassez-vous en direction du soleil ou de votre propre enfer, et débarrassez-vous-en.

Cherchez la beauté, créez la beauté, adorez la beauté. Mais si le pouvoir de chercher ne vous est pas donné ni le pouvoir de créer ni celui d'adorer, alors retournez à la ferme de votre père, ou venez à moi pour que je puisse vous donner une plus grande faim de beauté.

Voulez-vous vraiment vous débarrasser de toutes les guerres ? Alors laissez les femmes mener la prochaine.

Un jour, alors que je marchais dans mon jardin, je pensais que mes voisins, vieux et jeunes, me regardaient étrangement et murmuraient entre eux : « L'errant aime une femme. Il aime la femme dans la tour blanche par-delà la vallée. »

Toute la journée, ils m'ont regardé de leurs fenêtres avec perplexité et ont parlé de mon amour pour une femme. Et j'étais étonné de ne pas savoir que j'aimais une femme. Pourtant, le désir de savoir était bel et bien en moi.

Et ce jour-là, au crépuscule, j'ai quitté mon jardin et j'ai marché vers la tour blanche par-delà la vallée, me disant : « Il est étrange que mes voisins sachent de moi ce que je ne sais pas. »

L'un des autres secrets de l'art est d'exprimer ce que l'autre personne n'ose pas ou ne sait pas exprimer.

Les femmes font un clin d'œil à l'infini et disent : « Oh ! laissons l'homme travailler. »

Si vous tenez à connaître le secret d'un homme, n'essayez pas d'apprendre ce qu'il a atteint, mais plutôt ce à quoi il aspire encore.

Celui qui fixe trop longtemps des miniatures peut trouver difficile de voir la beauté des vastes et lointaines images peintes par notre Seigneur.

L'ambition est une forme de travail.

En vérité, vous ne pouvez entendre les mélodies des champs jusqu'à ce que vous ayez assimilé le bruit de la ville. Or, le bruit de la ville est bon ; il aiguise vos oreilles.

Tous les événements se produisent à un moment inévitable. Et il y a du réconfort dans ce simple principe sacré.

Un éloge m'intimide. Mais curieusement une diffamation me transforme en une créature démesurée devant le monde entier.

Je n'ai jamais connu un poète sans qu'il n'y ait, dans mon cœur, le désir d'échapper aux mondains.

Jamais je n'ai pensé à Jésus sans Le voir comme un bébé qui regarde dans le visage de Sa mère, Mariam, pour la première fois ; ou comme un géant, crucifié, qui regarde le visage de Sa mère pour la dernière fois.

Les esprits sont flammes, et ces corps ne sont que leurs cendres.

Nous sommes tous des combattants dans la bataille de la vie. Certains d'entre nous mènent et d'autres sont menés. Mais pourquoi transformer la beauté de la vie en une bataille que seul Dieu nous fera comprendre, non pas ici, mais au-delà de l'horizon ?

PARTIE 4

ÉBAUCHES DE CHAPITRES DES *DIEUX DE LA TERRE*

Le grand soi

Les dix pitiés [1]

Mes amis et compagnons de route.

Pitié pour la nation qui regorge de croyances alors qu'elle est tarie de religion.

Pitié pour la nation qui se préoccupe de ses villes en labyrinthe et néglige ses champs [2].

Pitié pour la nation qui se revêt de ce qu'elle n'a pas tissé, qui mange du pain dont elle n'a pas récolté le grain et qui s'abreuve d'un vin qu'elle n'a pas tiré de ses propres pressoirs.

Pitié pour la nation qui acclame le tyran comme un héros et qui prend le resplendissant conquérant pour un bienfaiteur.

Pitié pour la nation qui, dans son rêve, méprise une passion pour s'y soumettre à son réveil.

Pitié pour la nation qui ne hausse la voix que dans un cortège funèbre, ne s'enorgueillit qu'au milieu de ses ruines et ne se révolte que lorsque son cou se trouve entre glaive et billot.

Pitié pour la nation dont l'homme d'État est un renard, dont le philosophe est un bateleur et dont l'art est celui du rafistolage et de la contrefaçon.

Pitié pour la nation qui accueille son nouveau souverain au son des trompettes et lui fait ses adieux sous les huées, pour en accueillir de nouveau un autre au son des trompettes.

Pitié pour la nation où les sages sont rendus muets par l'âge, tandis que les hommes vigoureux sont encore au berceau.

Pitié pour la nation divisée, dont chaque parcelle se considère comme une nation.

Sans titre [3]

Et la mer riante se gausse de votre stabilité constante [4]
Et quel espoir y a-t-il pour vous et moi ?

Quel changement de mondes,
Quel nouvel objectif dans les cieux
Pouvez-vous réclamer ?
La matrice de l'infinitude vierge
Porte-t-elle la graine de ton rédempteur,
Celui-là même qui est plus puissant que votre vision
Et dont la main pourra vous délivrer de votre captivité ?

Ô mon âme,
Triste est votre douceur et silencieux est votre visage,
Et dans vos yeux dorment paisiblement les ombres de la nuit.
Mais terrible est votre silence,
Et vous êtes terrible.

Le jeune dieu [5]

Frères, mes frères solennels,
La jeune fille a trouvé le chanteur.
Elle voit son visage extasié.
Telle une panthère, elle se faufile d'un pas subtil
À travers les murmures de la vigne et de la fougère.
Avec les lèvres écartées et les yeux arrêtés
Elle regarde sa jeunesse comme si c'était dans un rêve [6].

Ô mes frères, mes frères inattentifs,
Est-ce un autre dieu en passion
Qui a tissé cette toile écarlate et blanche ?
Quelle est cette étoile débridée qui s'est égarée ?
Quel est ce secret que la nuit cache au matin ?
Et quelle est cette main posée sur notre monde ?
La terre respire
Et nous vivons.
La terre reprend son souffle
Et nous mourons [7].

La solitude

Khalil Gibran (1883-1931) est un écrivain, un poète et un artiste peintre ainsi qu'un patriotique libanais. Sa fable riche d'enseignements qu'est *Le Prophète* demeure l'une des œuvres les plus inspiratrices de tous les temps.
Dalton Hilu Einhorn est le fils de Virginia Hilu, la première à avoir réuni dans un livre une partie des archives de la collection Gibran-Haskell à l'université de Caroline du Nord aux États-Unis. En suivant les traces de sa mère après sa mort tragique, il a pu obtenir l'autorisation de consulter à son tour cette collection, dans laquelle il a découvert plus de 150 documents inédits de Gibran.

Notes

1. Non daté, traduit en anglais par Gibran de son propre texte original en arabe.

▲ Retour au texte

2. Non daté.

▲ Retour au texte

3. Non daté.

▲ Retour au texte

4. Non daté.

▲ Retour au texte

5. Non daté et inachevé, trouvé tel quel.

▲ Retour au texte

6. Non daté.

▲ Retour au texte

7. Non daté.

▲ Retour au texte

8. Non daté.

▲ Retour au texte

9. Daté de mars 1931, c’est le dernier poème, écrit à l’origine en arabe, que Gibran a traduit en anglais avant sa mort, le 10 avril 1931.

▲ Retour au texte

10. Non daté.

▲ Retour au texte

11. Non daté.

▲ Retour au texte

12. Ce texte figure dans le livre *Dam'at w-ibtisama*, « *Larme et sourire* », que Gibran a publié en arabe, en 1914. D'ailleurs, ce livre a été dédié à M.E.H qui n'est autre que Mary Elizabeth Haskell. Selon son journal intime, daté du 14 mai 1908, Gibran vint chez elle, ce jour-là, et lui montra ce texte, puis il se mit à le traduire en anglais. Elle lui aurait donné quelques conseils dans le choix des images. Ce fut la première fois que tous les deux travaillèrent sur un texte. (Cf. Jean et Kahlil Gibran, *Kahlil Gibran : his life and world*, Interlink Books, New York, 1981, p. 171.) (NdT.)

▲ Retour au texte

13. Édesse, aujourd'hui Urfa, en arabe *Al-Rahâ*, se situe en Turquie, en Anatolie orientale, près de la frontière syrienne. Au début de l'ère chrétienne, la ville vit l'élaboration de la bible syriaque, *Peshitta*, la version « simple », la vulgate, et la fondation d'une école chrétienne dont la principale figure fut saint Éphrem (NdT).

▲ Retour au texte

14. Non daté.

▲ Retour au texte

15. Houri, ou *houriyya* en arabe, est une beauté céleste, dont le blanc et le noir des yeux sont très tranchés et qui est éternellement vierge, douce et aimante, que le Coran promet aux bienheureux dans le paradis. On y compte quatre occurrences : 44, 54 ; 52, 20 ; 55, 72 ; 56, 22 (NdT).

▲ Retour au texte

16. Non daté.

▲ Retour au texte

17. Non daté.

▲ Retour au texte

18. Daté du 11 octobre 1929.

▲ Retour au texte

1. Nous retrouvons cette maxime dans le chapitre du « saint » du livre *The Forerunner*, *Le Précurseur*, que Gibran a publié en anglais : « Je me retournai vers le saint et lui dit : “Pourquoi donc vous accusez-vous de crimes que vous n’avez pas commis ? Ne voyez-vous pas que cet homme est parti en ne croyant plus jamais en vous ?” Et le saint de répondre : “Il est vrai qu’il ne croira plus jamais en moi. Mais il est parti fort soulagé.” » (NdT.)

▲ Retour au texte

1. Non daté. Gibran a écrit ce texte, à l'origine, en arabe et par la suite il l'a traduit en anglais. Ce texte figure dans *The Garden of the Prophet*, « *Le Jardin du Prophète* », sous le titre : « Pitié pour la nation ». Or, l'ébauche de ce texte, écrite par Gibran, révèle qu'à l'origine il était intitulé « Les dix pitiés » et que quelques passages n'ont pas été retenus dans la version finale.

▲ Retour au texte

2. Cette phrase n’a pas été en effet retenue dans la version finale en anglais dans *Le Jardin du Prophète* qui est un ouvrage posthume. Or, dans le livre *Kalimât*, « *Paroles* », pages 25-26, publié en arabe par Gibran en 1927, donc de son vivant, cette phrase existe bel et bien (NdT).

▲ Retour au texte

3. Non daté. Gibran a écrit ce texte, à l'origine, en arabe et par la suite il l'a traduit en anglais. Il a été trouvé écrit tel quel dans la collection de l'université de Caroline du Nord aux États-Unis. Selon la disposition des lignes, il apparaît comme un poème. Ces trois strophes sont toutes utilisées dans *The Earth Gods*, « *Les Dieux de la Terre* », au milieu des paroles du Premier Dieu et sont dispersées tout au long de l'œuvre.

▲ Retour au texte

4. Ce vers a été finalement publié dans *Les Dieux de la Terre*, sous cette forme : « La mer quiète se gausse de votre inertie » (NdT).

▲ Retour au texte

5. Non daté. Ce poème a été trouvé sans qu'il soit attribué à l'un des livres publiés de Gibran. Or, en vérité c'est une ébauche d'un passage du livre *Les Dieux de la Terre*, attribué au Troisième Dieu, le jeune dieu. En marge de ce document se trouvent entre parenthèses les vers de la page suivante qui ne relèvent pas du livre *Les Dieux de la Terre*.

▲ Retour au texte

6. Dans la version publiée, ces deux derniers vers ont été remplacés par : « Et à présent au cœur de ses cris ardents / Il n’a d’yeux que pour elle » (NdT).

▲ Retour au texte

7. Nous retrouvons ces vers écrits à l'origine en arabe par Gibran dans son livre *Al-Badâ'i' wa-t-tarâ'if*, « *Merveilles et curiosités* », en 1923, sous forme de maxime, dans un chapitre intitulé « une poignée de sable », dont voici la traduction en français : « La terre inspire et nous poussons notre premier cri. La terre expire et nous rendons le dernier soupir » (NdT).

▲ Retour au texte